5

PEPIN D'HÉRISTAL.

PEPIN D'HÉRISTAL,

ESSAI DRAMATIQUE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Par J. W......

Élève de Rhétorique au collége N.-D., à Tournai.



TOURNAI,
IMPRIMERIE D'ADOLPHE DELMÉE.

1848.

PERSONNAGES.

PEPIN D'HÉRISTAL, duc d'Austrasie.
DAGOBERT, roi légitime d'Austrasie sous le nom d'ALFRED.
WILFRIDE, anglais de qualité.
VAYMER, envoyé d'Ebroïn maire de Neustrie.
ADALGISE, seigneur de la cour d'Austrasie.
DIDON, seigneur franc du sang royal de Clovis.
LE FORESTIER DE FLANDRE.
LE MARQUIS D'ANVERS.
LE COMTE D'EENHAM.
LE COMTE DE LOUVAIN.
UN OFFICIER.
UN PAGE.
GARDES.
LA COUR D'AUSTRASIE.

La scène se passe dans une des salles du palais des rois d'Austrasie, à Héristal.

PEPIN D'HÉRISTAL,

ESSAI DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PEPIN, ADALGISE.

ADALGISE.

Quoi ! Seigneur, si matin que prétendez-vous faire ?
Le sommeil a déjà quitté votre paupière,
Et cependant le jour de ses premiers rayons
N'éclaire point encor la cime de nos monts.
Pourquoi donc du repos avez-vous fui les charmes ?
Qui réclame des soins aussi pressants ?

PEPIN, *une lettre à la main.*

Les armes.
Oui, bientôt, Adalgise, on verra dans ces lieux
La guerre et ses horreurs épouvanter les yeux ;
La paix dans ces climats a fini sa durée,
Et le sang va, je crois, rougir notre contrée.
De nuages épais l'horison s'assombrit.

ADALGISE.

Et qui peut consterner à ce point votre esprit ?
Rien, croyez-moi, seigneur, ne présage la guere
La paix étend partout son règne sur la terre,
Les peuples aujourd'hui calmes de tous côtés

Chérissent le repos, et toutes nos cités,
Jouissant du bonheur sous votre heureux empire,
Respectent les vertus qu'en Pepin l'on admire.
Bannissez loin de vous ces importuns soucis.

PEPIN.

Des charmes de la paix je connais trop le prix
Pour ne point redouter aujourd'hui le carnage,
Qu'entraîne des combats la trop funeste rage.
Mais pourquoi si long-temps tarder à t'éclaircir
Des dangers imminents que je dois prévenir ?
Chilpéric a fermé les yeux à la lumière....

ADALGISE.

Quoi ! Chilpéric n'est plus ?

PEPIN.

Non, son heure dernière
A sonné, je l'apprends.

ADALGISE.

Quel est son assassin ?

PEPIN.

Bodillon lui plongea son poignard dans le sein.

ADALGISE.

Ce seigneur qui jadis de sa noire conduite
Lui montra vainement les horreurs et la suite,
Qui voulut délivrer d'un odieux impôt
Son peuple gémissant, et qu'il fit aussitôt
Pour ses sages avis charger d'horribles chaînes,
A qui d'un vil esclave il fit souffrir les peines ?

PEPIN.

Oui lui-même, Adalgise, hélas ! il fut trop prompt
A venger son honneur de ce cruel affront.
Car déjà la discorde envahit la Neustrie,
Déjà dans ses cités la sanglante anarchie,
Règne et répand partout les regrets et les pleurs,
Bien plus, pour mettre un comble à toutes les horreurs,

Des nombreux révoltés les fougueuses cohortes,
Sous leurs coups, des prisons ont fait tomber les portes.
Faut-il le dire enfin? Echappé de Luxeuil,
Le perfide Ebroïn vient dans ces jours de deuil
Augmenter les malheurs de sa triste patrie,
Et lui faire sentir toute sa tyrannie.
Le pays de nouveau tremble et meurt sous sa loi.
Par ses ordres Thierry s'est vu proclamer roi,
Thierry, qui satisfait de porter la couronne
A ce cruel ministre en entier s'abandonne.

ADALGISE.

Que pouvez-vous, seigneur, craindre pour vos états,
Et qu'importent pour nous?.....

PEPIN.

Eh quoi! tu ne vois pas
Les maux qui dans ce jour menacent nos provinces?
Quand un peuple est régi par de perfides princes,
Ses voisins peuvent-ils jouir d'un long repos?
Je connais d'Ebroïn les odieux complots;
Non content d'imposer des lois à la Neustrie,
Il voudrait dominer encor sur l'Austrasie,
Unir ces deux pays sous son autorité,
Et nous priver des droits de notre liberté.
Pour me séduire, en vain son fidèle émissaire
Est venu dans ces lieux.... Pepin à ce sicaire
Livrerait son honneur, vendrait sa nation,
Pour contenter par là sa seule ambition!
Quoi! lorsqu'un peuple entier me chérit et m'honore,
Moi, j'irais le livrer aux traîtres que j'abhorre!
Non, Adalgise, non, je saurai résister,
Des lois de mon devoir, je ne puis m'écarter.
Qu'Ebroïn à son gré me flatte ou me menace,
En tout de mes ayeux je veux suivre la trace.
Oui, je hais ce méchant, je brave son courroux,
Ce bras saura me mettre à l'abri de ses coups.
S'il prétend m'entraîner par ses feintes promesses,

Qu'il sache qu'on connaît ses perfides caresses;
Car j'ai tout découvert. Ces dangereux appas
Qui cachent le poison ne me séduisent pas.
Pepin depuis long-temps sait manier les armes.

ADALGISE.

Je comprends le sujet de vos justes alarmes.
Pour un peuple chéri, seigneur, vous redoutez
Du règne d'Ébroïn toutes les cruautés.

PEPIN.

Et n'ai-je point raison? parle, cher Adalgise.

ADALGISE.

Oui, mais pourtant ici souffrez que je vous dise
Que nos peuples seraient plus forts par l'union.

PEPIN.

Je ne crains pour le mien que la dissension;
Et je fuirai toujours une telle alliance.
Les Belges Austrasiens de leur indépendance,
Sous Pepin d'Héristal, conserveront les droits.

ADALGISE.

Eh bien! prenez en main le sceptre de nos rois.
Notre pays ne peut dans cet état précaire
Demeurer plus long-temps. Régnez sur cette terre:
Revêtez au plus tôt le suprême pouvoir;
Dans l'état actuel, c'est pour vous un devoir.

PEPIN.

Ce titre de monarque auquel mon cœur aspire,
Je pourrais le porter: mon peuple le désire;
Et quoique satisfait d'être son protecteur,
Je ne laisserais point d'accepter cet honneur
Si digne de mon nom, de ma noble naissance;
Il est de mes exploits la juste récompense.....
Mais un obstacle encor s'oppose à mes desseins.

ADALGISE.

Expliquez-vous, seigneur.

PEPIN.

Voici ce que je crains.
Sigebert eut un fils que mes yeux ont vu naître ;
Si dans ces lieux un jour il allait reparaître......

ADALGISE.

Pouvez-vous y songer ? Sachez que de ses jours
La mort a pour jamais interrompu le cours,
Avez-vous oublié qu'à la mort de son père
On le fit aussitôt conduire au monastère ?
Que Didon fut chargé d'accompagner ses pas ?
Eh bien ! Didon l'a vu succomber dans ses bras.

PEPIN.

En serais-tu certain ?

ADALGISE.

Oui, pour plus d'assurance,
Ordonnez que Didon vienne en votre présence.
Ce vieillard seul, seigneur, peut vous persuader....

PEPIN, *l'interrompant.*

Qu'on me l'amène donc, je ne veux point tarder.
Peut-être pourra-t-il enfin me satisfaire,
Et chasser de mon cœur une crainte éphémère.
Pars et va de ce pas lui dire, qu'en ce lieu,
Je l'attends au plus tôt. Sois diligent. Adieu.

ADALGISE.

Mais voici votre page : avec lui je vous laisse ;
A remplir vos désirs il faut que je m'empresse.
(Il sort.)

SCÈNE II.

PEPIN, UN PAGE.

LE PAGE.

Seigneur, deux étrangers maltraités par les flots,
Et paraissant avoir enduré de grands maux,
Implorent le secours de votre bienfaisance ;
Ils vous font demander un instant d'audience.

PEPIN.

Tu ne sais pas leur nom?

LE PAGE.

Ils me sont inconnus;
Je crois que ce pays ne les a jamais vus.
Leur port majestueux, les traits de leur visage,
Leur modeste maintien, leur air noble, leur âge,
Tout en eux intéresse et touche de pitié.
Leur vaisseau par les vents fut fort injurié;
Long-temps errant au gré d'une mer vagabonde,
Elevé jusqu'aux cieux et repoussé par l'onde,
Il est enfin venu se briser sur ce bord.
Echappés du naufrage et pleurant sur leur sort,
Ils viennent en ces lieux demander un asile.

PEPIN.

A la voix du malheur, je fus toujours docile.
Je veux qu'ils soient logés, nourris dans mon palais.

LE PAGE.

L'infortune, seigneur, est peinte sur leurs traits.
L'un des deux est déjà blanchi par la vieillesse;
Son front large est ridé, l'autre, de la jeunesse
Goûte, comme il me semble, encore les faveurs;
Mais on voit que ses yeux ont versé bien des pleurs.

PEPIN.

C'est assez : l'infortune a droit qu'on la révère,
Respectez leur malheur, soulagez leur misère.
J'irai les écouter, si j'en ai le loisir.

LE PAGE.

Cet ordre m'est trop cher pour ne point le remplir.

SCÈNE III.

PEPIN, *seul.*

Enfin me voici seul. Je le sens en moi-même,
Depuis long-temps j'aspire à ceindre un diadème,

Que par mes actions j'ai si bien mérité.
Par de pressants désirs mon cœur est tourmenté.
Mais lorsqu'à mes pensers ainsi je m'abandonne,
Quand l'éclat de la pourpre autour de moi rayonne,
Quand déjà, je suis prêt à tenir dans la main
Le sceptre de nos rois...... Au milieu du festin
Résonne à mes côtés une voix vengeresse,
L'aiguillon du remords me déchire et me presse.
On m'appelle parjure, infâme usurpateur,
Qui pourrait dire alors ce qu'endure mon cœur?
Non, je ne puis souffrir que mon honneur périsse;
Et je veux avant tout respecter la justice.
Que dirait-on de moi dans la postérité,
Si méprisant les lois de la sainte équité,
Négligeant les vertus qui m'assurent la gloire,
J'allais par un forfait condamner ma mémoire?
Le trône cependant a pour moi des appas;
Tout me l'offre aujourd'hui.... mais je ne voudrais pas
Ravir, en l'acceptant, au prince légitime
Les droits de sa naissance, et me souiller d'un crime.
Enfin, quoiqu'enviant surtout la royauté,
Pepin ne manquera jamais de loyauté.....
Mais Didon tarde bien, il me semble, à paraître.
De mes craintes bientôt puissé-je être le maître,
Par les assertions de ce sage vieillard.......
Mon cœur impatient souffre peu le retard......
Car s'il peut attester la mort du jeune prince,
Il faudra satisfaire aux vœux de la province,
Et d'un peuple chéri contenter le désir.
Les obstacles pourront à sa voix s'applanir...
Mais il vient, je l'entends. Le voici qui s'avance.

SCÈNE IV.

PEPIN, DIDON.

PEPIN.

Ne craignez rien, Didon, approchez.

DIDON *à part fort ému.*

Je balance.

PEPIN.

Venez, noble vieillard, parlez, que votre voix
Remplisse mes souhaits, et me calme à la fois.

DIDON *approchant mais toujours ému.*

Vous m'avez fait, seigneur, mander par Adalgise,
Je suis venu vers vous.

PEPIN.

Parlez avec franchise,
Vous n'êtes point ici devant un souverain.

DIDON *à part.*

Hélas! Que de soucis dans mon coupable sein!

PEPIN.

Vous savez qu'en ce jour un peuple qui m'adore
Veut me faire son roi.

DIDON.

Personne ne l'ignore.

PEPIN.

Je suis juste, Didon, je chéris le devoir:
C'est pourquoi je voudrais, avant de recevoir
Ce gage bienveillant d'une touchante estime,
Connaître s'il n'est plus d'héritier légitime...
Ne resterait-il pas de nos rois quelque enfant?

DIDON.

Seigneur, j'ai tout appris de votre confident.
Je sais tout ce que craint votre généreuse âme,
L'horreur que vous avez pour le renom d'infâme.
Croyez-moi cependant, vous pouvez sans frayeur
Faire de vos sujets, en régnant, le bonheur.
Posez sur votre front notre antique couronne;
Le peuple, les seigneurs, Dieu lui-même l'ordonne,
Et vos bienfaits, Pepin, l'ont acquise en ce jour.
Régnez et méritez un éternel amour.

PEPIN.

Dagobert n'est donc plus?

DIDON.

Non, jamais sa présence
Ne viendra de ces lieux troubler la jouissance.
L'enfant depuis long-temps règne en paix dans les cieux.

PEPIN.

Il a donc pour toujours, Didon, fermé les yeux,
Il est mort?

DIDON, *à part.*

Ah! je suis coupable d'un grand crime!
(*A Pepin.*) Trop jeune du trépas il devint la victime.

PEPIN.

Il a fini ses jours penché sur votre sein?
Votre main a pressé sa défaillante main,
Vous l'avez vu périr?

DIDON, *à part.*

O peine trop cruelle!
Il faut poursuivre hélas! (*A Pepin*) d'une tombe éternelle
Mes yeux ont vu couvrir ses faibles osssements.
Ce triste souvenir redouble mes tourments.
Pardonnez-moi, seigneur, excusez ma faiblesse,
J'avais pour cet enfant d'un père la tendresse.
(*Il essuie ses pleurs.*)

PEPIN.

J'aime à voir, bon vieillard, cette noble douleur.
Déjà votre parole a su toucher mon cœur.
Dites-moi quel pays, quelle terre recèle
Du jeune Dagobert la dépouille mortelle.

DIDON.

Quand la mort eut fini les jours de Sigebert,
Grimoald à mes soins confia Dagobert.

Du sceptre de son père il prétendait l'exclure,
Et fit à cet effet couper sa chevelure.
Je devais l'emmener sur le sol écossais,
Dans un cloître lointain l'enfermer pour jamais.
Hélas! il était faible et souffrant, son jeune âge
Ne sut point supporter les peines du voyage.
De ses jours languissants je vis pâlir la fleur.
Je vis ce jeune lis sans éclat, sans couleur,
Se faner tristement sur sa tige inclinée.
Combien je déplorai cette triste journée!
Je revins en ces lieux en pleurant son destin,
Et traînant avec moi le poids de mon chagrin.
J'ai tout dit : maintenant, seigneur, jugez vous-même
Si vous ne pouvez pas ceindre le diadême.

PEPIN.

Rien ne peut m'arrêter, et je puis être roi.
Je n'en veux point avoir d'autre juge que toi.
Oui, je vais prendre en main ce sceptre que j'envie,
Je vais aux yeux de tous régner sur l'Austrasie.
Il n'est plus pour mon cœur, ni craintes, ni soupçons.
Ces murs vont se parer de fleurs et de festons;
Au milieu des plaisirs d'une brillante fête
La couronne va donc se poser sur ma tête.
Je veux faire le bien de mon pays natal,
Je veux que sur le monde, il n'en soit point d'égal,
Je puis lui rendre enfin et son lustre et sa gloire,
Par de brillants exploits ennoblir son histoire.
Aux vœux de mes sujets, je vais aller m'offrir.

DIDON, *à part.*

Et moi, sur mon forfait secrètement gémir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

WILFRIDE, ALFRED.

Au lever du rideau, Alfred parcourt la salle avec étonnement. Wilfride le considère.

SCÈNE I.

ALFRED, *à Wilfride.*

Mon père, dis-moi donc à qui sont ces domaines.
Sais-tu qu'en ces beaux lieux, je sens calmer mes peines.
Partout, où mon regard se porte en ce séjour,
J'aperçois des objets bien chers à mon amour....
Quels sont ces beaux lambris et ces salons antiques,
Partout l'argent et l'or brillent sous ces portiques.
Ceci diffère bien de notre vieux donjon!
Il n'en est point ici comme de ta maison,
Dont des meubles grossiers font toute la parure.
L'art me paraît avoir surpassé la nature.

WILFRIDE.

Tu te trompes, mon fils : tous ces vains ornements,
Ces chefs-d'œuvre de l'art, ces pompeux monuments,
N'ont rien dans leur beauté qui puisse plaire au sage.
Rien ne peut égaler le magnifique ouvrage,
Qui sortit rayonnant des mains du créateur.
Je ne suis point séduit par cet éclat trompeur.
Car je sais que, souvent au sein de la richesse,
Les grands par le remords sont déchirés sans cesse.
Sur leur couche pompeuse ils cherchent le repos,
Sans pouvoir mettre un terme à l'excès de leurs maux.

Au milieu des plaisirs, des jeux de l'opulence,
Ils ne peuvent goûter aucune jouissance;
Tandis que l'indigent couché sur un grabat,
Goûte en paix le bonheur dans son paisible état.
La fortune est, Alfred, un mobile fantôme.
La même qui ravit aux princes leur royaume,
Elève l'homme pauvre au faîte des honneurs.
Pour moi, loin de trouver en ces lieux des douceurs,
Je regrette le toit de mon humble hermitage.

ALFRED.

Il est vrai que chez toi nous goûtions sous l'ombrage
Des plaisirs innocents et bien doux à mon cœur :
Toujours auprès de toi je goûte le bonheur.
Cependant, en voyant cette magnificence,
Sur de doux souvenirs mon âme se balance.
Il me semble avoir vu déjà ce beau palais,
Ces colonnes de jaspe et ces brillants apprêts.
On parlait de festin, de plaisirs et de fête;
Une couronne d'or devait ceindre ma tête.....
Un songe m'aurait-il transporté dans ce lieu ?

WILFRIDE, *à part.*

Aurait-il reconnu le toit de ses ayeux ?

ALFRED.

Ces joyaux que sur moi, je conserve sans cesse
(*Il montre des joyaux qu'il portait sur son sein.*)
Peut-être attestent-ils mon rang et ma noblesse.
Mais jamais on ne m'a parlé de mes parents.

WILFRIDE.

Je te vis près de moi couler tes jeunes ans;
Toujours à mes côtés respectueux docile,
Tu grandis, tu reçus, dans mon paisible asile,
Avec empressement mes soins et mes leçons;
Et cependant jamais le moindre des soupçons
Ne troubla de ton cœur la paix tranquille et chère.

Je t'appelais mon fils, tu me nommais ton père;
Et nos jours s'écoulaient dans la félicité.
Je me plaisais à voir ton ingénuité.
Mais aujourd'hui, qu'enfin ta fidèle mémoire,
Rappelle à ton esprit tes quelques jours de gloire;
Je ne dois pas, Alfred, plus long-temps te cacher
Un secret qu'à Wilfride on ne put arracher,
Et que ta douce erreur jusqu'à ce jour prolonge.
Non, tu n'a pas été séduit par un vain songe :
Je sais pourquoi ces lieux, cet antique palais,
Offrent à tes regards de si puissants attraits.
Un prince fut l'auteur de ta haute naissance,
Une mère chérie a soigné ton enfance.
Mais bannis loin de toi des regrets superflus :
Tes parents, cher enfant, hélas ! ils ne sont plus.

ALFRED.

Je suis donc orphelin !

WILFRIDE.

Dans le ciel, est un père
Qui, d'un œil de bonté, toujours te considère.

ALFRED.

Oui, je le sens, il fut, il est mon protecteur.
Ah! si tu connaissais les replis de mon cœur,
Tu verrais que je l'aime, ô généreux Wilfride !

WILFRIDE.

Il défend l'orphelin sous sa divine égide.
C'est lui qui te sauva de l'oubli du tombeau,
Qui protégea tes pas, mon fils, dès le berceau.

ALFRED.

Ah! puisque maintenant j'ai perdu l'espérance
De revoir mes parents, donne-moi connaissance
Des lieux qui m'ont vu naître. A qui dois-je le jour?

WILFRIDE.

Tu naquis, cher Alfred, en ce brillant séjour;
Les joyaux que tu tiens, te viennent de ta mère.
Ton père a dédaigné de ce monde éphémère
Les fragiles grandeurs, les frivoles plaisirs;
Il atteint dans les cieux le but de ses désirs.
A sa mort, des cruels, des parjures, des traîtres
T'ont ravi lâchement les droits de tes ancêtres.
Ces bourreaux inhumains ont conjuré ta mort;
Mais Dieu, qui te chérit, prit pitié de ton sort.
Ils t'avaient déposé sur une aride plage;
Ils t'avaient laissé seul sur le lointain rivage.
Wilfride t'a trouvé. Ses yeux t'ont reconnu ;
Que serais-tu sans moi, pauvre enfant, devenu!
Je calmai ta douleur et j'essuyai tes larmes..
Que ta grâce enfantine avait pour moi de charmes!
Je t'aimais!!... Tu savais bégayer quelques mots.
J'ai pu juger par là comme par tes joyaux
Quels parents, quel pays t'a donné la lumière.
J'ai consacré pour toi, mes soins, ma vie entière;
Et tu sus profiter de mes touchants avis.
Ne te découvre point à personne, ô mon fils.
Que tes joyaux toujours cachés sur ta poitrine
N'aillent pas révéler ton illustre origine.

ALFRED.

Mais pourquoi les cacher?

WILFRIDE.

Tu le sauras plus tard.
En attendant, mon fils, crois un prudent vieillard.
Promets-moi maintenant de garder le silence.

ALFRED.

Oui, je te le promets.

WILFRIDE.

Quelqu'un vers nous s'avance.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, VAYMER.

VAYMER, *arrivant, d'un ton d'impatience.*

Inconnus, savez-vous où se trouve Pepin?
J'ai déjà parcouru tout le palais en vain,
Et j'en ai visité presque toutes les salles;
Mes pieds sont fatigués de marcher sur ces dalles.

WILFRIDE.

Seigneur, excusez-nous, nous sommes étrangers.

VAYMER, *avec arrogance.*

Qui vous amène ici?

WILFRIDE.

Le plus grand des dangers.
Notre vaisseau battu par la vague en furie,
Ballotté par les vents, loin de notre patrie,
Nous a jetés tous deux sur ces bords inconnus.

VAYMER.

Auparavant ici vous n'étiez point venus?

WILFRIDE.

Jamais je n'avais vu la terre d'Austrasie.

VAYMER.

De ces deux étrangers mon ame se défie.
J'ai sur eux des soupçons.... cet enfant.... ce vieillard.
(*Examinant surtout Alfred*)
Ces traits me sont connus. (*A Wilfride*) Ce n'est que le hasard,
Qui vous fit, dites-vous, venir sur cette terre?
(*A Alfred*) Est-il vrai, jeune enfant?

ALFRED.

Seigneur, croyez mon père.

VAYMER, *à Wilfride.*

Cet enfant est à vous?

WILFRIDE.

Oui, Dieu me l'a donné.
Pour soigner ma vieillesse, il l'avait destiné.

VAYMER, *à part, regardant Alfred.*

Éprouvons-les : c'est lui ; je crois le reconnaître.
(*A Wilfride*) Comment seuls en ces lieux avez vous pu paraître?

WILFRIDE.

Connaissant de Pepin la générosité,
J'ai réclamé, les droits de l'hospitalité.

VAYMER.

Pepin vous a donc vus ?

WILFRIDE.

Il nous a fait attendre.
Qu'il lui fût accordé le temps de nous entendre.
Il voulut qu'au palais, nous fussions introduits;
Un de ses serviteurs ici nous a conduits.

VAYMER.

Ah ! vous êtes sans doute un de ces parasites,
Qui font dans nos palais de fréquentes visites,
Qui sans cesse, aux côtés de nos plus grands seigneurs,
Savent à leur profit exploiter leurs faveurs.

WILFRIDE.

Eh quoi ! vous osez bien me faire cette injure !
Me soupçonner ainsi d'une lâche imposture,
Connaissez mon amour pour la sincérité,
Je vous ai dit, seigneur, toute la vérité.

VAYMER.

D'un hypocrite habile, oui c'est là le langage.
On vous fait des vertus le plus perfide usage;
Et l'on prétend cacher, sous un masque imposteur,
D'un cœur désordonné la coupable noirceur.

WILFRIDE.

Le méchant très souvent sait se peindre lui même.

VAYMER.

Qu'as tu dit malheureux? O hardiesse extrême!
Tremble, tremble insensé; redoute mon courroux.

WILFRIDE.

Avec l'aide de Dieu, je braverai tes coups.

VAYMER.

Vieillard, je saurai bien punir ton arrogance;
Et sache que Vaymer sait laver une offense.....,
Mais j'aperçois Pepin..,

(Pepin arrive et Vaymer se retire au coin du théâtre pour ne pas être vu.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, PEPIN.

PEPIN, *à Wilfride.*

Malheureux étranger,
Dont la mer en courroux sut si peu ménager
Les cheveux déjà blancs, et le front vénérable,
Que le Seigneur vous garde; (*A Alfred*) et vous, enfant aimable.
Puissiez-vous être heureux, pendant votre séjour,
Auprès de votre père, en ma paisible cour.

WILFRIDE.

Ah! daignez accepter notre reconnaissance.
Puisse-t-elle égaler la noble bienveillance,
Qu'à peine ici venus, vous montrâtes pour nous.

PEPIN.

Soulager l'infortune est un devoir bien doux,
Que j'espère remplir pendant toute ma vie.
Vénérable vieillard, dites-moi, je vous prie,
Si les gens du palais vous ont tous respecté.

VAYMER, *à part.*

Pour ces vils inconnus, quelle étrange bonté!

PEPIN, *continuant.*

Ont-ils pour vous servir déployé tout leur zèle?

WILFRIDE.

A vos ordres, seigneur, votre page fidèle
A mis à nous traiter trop de soins et d'ardeur;
Nous ne méritions pas cet excès de bonheur.
Le nom du grand Pepin passera d'âge en âge,
Et les siècles futurs lui rendront leur hommage.

PEPIN.

Amis, je vous promets bientôt un prompt secours,
Restez dans ce pays, près de moi quelques jours.
Quand votre corps brisé par un triste voyage,
Aura pu réparer tous les maux du naufrage
Par quelque temps de paix et de profond repos,
Vous pourrez affronter les fatigues des flots;
Sur un de mes vaisseaux, partant de l'Austrasie,
Regagnez promptement alors votre patrie.
Jusqu'à ce jour restez tous deux dans mon palais.

WILFRIDE.

Ah! comment pourrions-nous payer tant de bienfaits?

PEPIN.

Puis-je vous demander quel pays est le vôtre?

WILFRIDE.

L'Angleterre, seigneur, je n'en eus jamais d'autre.

PEPIN.

C'est bien; dans peu de temps vous irez la revoir.

VAYMER, *s'avançant vers Pepin.*

Seigneur....

PEPIN *à part.*

Eh quoi? Vaymer toujours en ce manoir!

VAYMER *d'un ton ironique.*

Croyez-moi, vous poussez trop loin la complaisance.

PEPIN.

Il ne t'appartient pas de blâmer ma clémence.
Que viens-tu faire ici ?

VAYMER, *montrant Wilfride.*

Cet abject étranger...

PEPIN, *l'interrompant.*

Est l'hôte, que je dois défendre et protéger,
Quant à toi, là-dessus observe le silence.
Pourquoi viens-tu troubler ces lieux par ta présence?

VAYMER.

Du célèbre Ebroïn fidèle ambassadeur,
Je viens vous proposer sa puissante faveur.

PEPIN.

Bien : je veux au plus tôt terminer cette affaire.

VAYMER.

Renvoyez donc ces gens.

PEPIN.

Je vais te satisfaire
(*A Wilfride.*) Etrangers, retournez près de mes serviteurs,

WILFRIDE.

Nous vous obéissons.

VAYMER, *à Wilfride.*

Allez vils imposteurs.

(*Wilfride sort avec Alfred.*)

SCÈNE IV.

PEPIN, VAYMER.

VAYMER.

Nous sommes ici seuls : on ne peut nous entendre.
Voudriez-vous encor refuser de m'apprendre,

Seigneur, quel est le nom de ces deux inconnus.
En ces lieux aujourd'hui pourquoi sont-ils venus ?

PEPIN.

Ce que tu veux savoir moi-même je l'ignore.
Et je sais seulement qu'au lever de l'aurore,
La tempête les a sur ces rives jetés.

VAYMER.

Non je ne vous crois point : les auriez-vous traités,
Avec autant de soins et tant de déférence.....

PEPIN, *l'interrompant.*

Ne vas pas m'irriter par ta vaine impudence.
Je sais depuis long-temps qu'à la cour de vos rois,
Des droits les plus sacrés, on méconnaît les lois.
Apprends qu'en ce pays on chérit la justice.

VAYMER.

Je ne voulais, seigneur, que vous rendre un service,
Car je crains de vous voir sous peu vous repentir.......

PEPIN.

D'une bonne action, je n'ai qu'à m'applaudir.

VAYMER.

Puissiez-vous ne jamais en déplorer la suite !

PEPIN.

Je ne veux point ici discuter ma conduite.
Si c'est pour cela seul, que tu viens en ces lieux,
Tu peux te retirer et soulager mes yeux,
Sinon explique-moi le but de ton voyage.

VAYMER.

Ebroïn m'a chargé d'un important message
Je viens vous l'apporter... mais tenez.... le voici :
(*Il remet le message à Pepin.*)

PEPIN, *l'ayant lu le déchire et le jette à terre.*

Moi ! je pourrais livrer mon peuple à sa merci !
J'ai déjà refusé, je le répète encore,
Je ne saurai souffrir que l'on me déshonore.

VAYMER.

Vous ne connaissez pas ce que vous refusez,
Tandis que l'on verra nos peuples divisés,
L'étranger connaissant notre grande faiblesse,
Envahissant nos biens les détruira sans cesse.
Si sous un même sceptre on voit nos deux pays
Unir pour se venger nos plus valeureux fils,
L'ennemi, croyez-moi, craindra notre alliance;
Bientôt de nos guerriers l'intrépide vaillance,
Des plus brillants exploits remplira l'univers;
Déjà leurs traits vainqueurs obscurcissent les airs;
Ils font sous leurs drapeaux accourir la victoire :
Et vous seul, O Pepin, méritez cette gloire.

PEPIN.

Cette gloire, Vaymer, je saurai l'acquérir
Sans désoler mon peuple et le faire périr.
Les bienfaits marqueront ma place dans l'histoire,
Et la postérité bénira ma mémoire.

VAYMER.

Considérez du moins la haute dignité,
Qu'on vous avec tant de générosité,
Ebroïn avec vous régira la Neustrie,
Vous régnerez tous deux sur la riche Austrasie :
Qu'avez-vous en ces lieux qu'un infirme pouvoir?

PEPIN.

Fut-il plus faible encor, je connais mon devoir.

VAYMER.

Vous serez son égal.

PEPIN.

Dis plutôt son complice.

Je vois que sous mes pas l'on creuse un précipice ;
Mais je suis trop prudent pour ne point l'éviter.
Je ne veux point me faire haïr et détester.
Pourrais-je me livrer moi-même à ce perfide,
Sans redouter les coups de son glaive homicide?
Ah ! que dis-tu Vaymer ! n'ai-je pas sous les yeux
De sa scélératesse un exemple odieux ?
Ne vois-je point, hélas ! le corps de Léodgare
Tourmenté, déchiré par son ordre barbare,
Le spectacle sanglant du plus sombre attentat,
Et ton maître souillé d'un noir assassinat ?

VAYMER.

Si les biens qu'il vous offre, ont pour vous peu de charmes,
Redoutez Ebroïn, craignez, craignez ses armes.
On verra ce pays, après mille combats,
Regretter l'union que vous ne voulez pas ;
Et vous voudrez alors désarmer sa colère ;
Il n'en sera plus temps.

PEPIN.

C'est assez, téméraire,
C'est assez me braver. Pepin, loin de frémir,
A d'en venir aux mains le plus ardent désir.
Je défie Ebroïn : mon âme le méprise.
Qu'il vienne m'attaquer, s'il en a la franchise ;
Qu'il vienne ; je suis prêt à le bien recevoir.

VAYMER.

Sa présence bientôt bannira votre espoir ;
Il vous fera trembler.

PEPIN.

Je ris de ta menace.

VAYMER.

Il saura châtier votre superbe audace.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

VAYMER, ADALGISE.

VAYMER.

Nous pouvons donc enfin nous parler librement :
Il se fait dans ces lieux un secret mouvement,
Dont peut-être moi seul ignore encor la cause,
Mes doutes sont fondés. Permets que je t'expose
Les soupçons inquiets qui dévorent mon cœur.
La soif de la vengeance enflamme ma fureur.

ADALGISE.

De tels discours, Vaymer, excitent ma surprise;
Parles, ne suis-je pas ton fidèle Adalgise?

VAYMER.

Oui : tu l'es, et toi seul ici peux te vanter
D'obtenir mon estime et de la mériter.
Mais pourquoi dans ces lieux m'as-tu donc fait attendre?

ADALGISE.

Pourquoi? Vaymer, je vais aussitôt te l'apprendre :
A notre rendez-vous, j'ai causé du retard,
Je ne puis le nier : Un malheureux vieillard,
Qu'un revers de fortune en ce palais amène,
Demeure avec son fils en ce noble domaine.
Pepin m'a commandé de rester auprès d'eux.

VAYMER.

Ami, dès ce moment, je vais te rendre heureux,
Si tu veux me servir toujours avec courage;
Car tu passes ici tes jours dans l'esclavage :
Pepin plutôt qu'un maître est un cruel tyran.

ADALGISE.

Moi, pour mieux le tromper, je me fais courtisan.
Me glissant dans son cœur par des paroles feintes,
Je flatte ses désirs et je bannis ses craintes.

VAYMER.

De mon choix à ces mots, je n'ai qu'à m'applaudir;
Avec toi, je le vois, je pourrai réussir.
Mais tu peux me prêter encor ton assistance :
De ces vils étrangers connais-tu la naissance?

ADALGISE.

C'est en vain qu'avec soin, j'observe tous leurs pas,
Leurs gestes, leurs discours, ils ne se nomment pas.

VAYMER

Je prétends dévoiler cet important mystère.
Ils ont déjà tous deux mérité ma colère;
Et je me vengerai, dussent-ils succomber.
Oui, sous mes coups, un jour, on les verra tomber.
Ce vieillard importun a mérité ma haine.
Sa présence, Adalgise, et m'irrite et me gêne.
J'ai des soupçons d'ailleurs, sur lui, sur cet enfant.

ADALGISE, *avec étonnement.*

Sur son fils?

VAYMER.

Sur lui-même.

ADALGISE.

Explique moi comment?

VAYMER.

Je crois qu'il est le fils de votre ancien monarque.

ADALGISE.

Lui? fils de Sigebert?

VAYMER.

Oui, plus je le remarque,
Plus mon soupçon sur lui me semble être fondé.

ADALGISE.

Mais Dagobert n'est plus, j'en suis persuadé.
Didon l'a vu quitter le sentier de la vie....

VAYMER.

Didon peut vous tromper.

ADALGISE.

Et pourquoi, je te prie?
Quel motif aurait-il pour nous cacher son sort?

VAYMER.

Qui sait?.....

ADALGISE.

Depuis long-temps, pour moi, je le crois mort.
Je ne puis soupçonner ce vieillard d'imposture.

VAYMER.

Tout semble confirmer pourtant ma conjecture.
As-tu de cet enfant considéré les traits?

ADALGISE.

La douceur qui s'y peint a pour moi des attraits.

VAYMER.

De Sigebert en lui ne vois-tu point l'image?
N'a-t-il point son regard et son noble visage?

ADALGISE.

Il peut bien exister entr'eux quelques rapports;
Mais je crois cependant que jamais sur ces bords
Le jeune Dagobert ne viendra reparaître.

VAYMER.

Quant à ces étrangers, moi je veux les connaître;
Je compte pour cela sur toi, sur ton secours.

ADALGISE.

Eh bien! je te promets en cela mon concours.

VAYMER.

Toujours à mes desseins, je t'ai trouvé fidèle,
Et mon maître saura récompenser ton zèle.

Pour répondre à mon but et remplir mon souhait,
Entraînons cet enfant dans quelque endroit secret,
Et là par la menace, ou par la bienveillance,
Nous saurons obtenir la fin de ce silence
Sans doute commandé par le prudent vieillard.
Mais dis-moi maintenant pourquoi, de toute part
En ces lieux aujourd'hui le serviteur s'agite.

ADALGISE.

De nos seigneurs, Vaymer, bientôt ici l'élite
Par l'ordre de Pepin doit venir arrêter......

VAYMER, *étonné.*

Quoi?...

ADALGISE.

Son couronnement; on ne peut l'éviter.

VAYMER.

Ah! voilà donc pourquoi ton ambitieux maître
Décorant Ebroïn du hideux nom de traître,
A rejeté son offre, et rit de son courroux;
Eh bien! qu'il le méprise et qu'il brave ses coups!
Avant que ce tyran ait pu se satisfaire,
La mort aura fini pour toujours sa carrière.
Un coup de ce poignard terminera ses jours.
Adalgise, j'espère encore en ton secours.

ADALGISE.

Eh quoi! peux-tu songer à cet horrible crime!

VAYMER.

Voudrais-tu devenir tôt ou tard sa victime?
Je connais de Pepin les perfides projets;
Sous son sceptre de fer....

ADALGISE.

Jamais! oh! non, jamais!

VAYMER.

Quoi! tu ne rougis point d'avouer ta faiblesse?
Adalgise, est-ce ainsi que tu tiens ta promesse?

ADALGISE.

Si je crains de Pepin la vaste ambition,
Et si de nos pays, j'aime aussi l'union,
De ce crime odieux, je ne suis point capable;
Non, je ne voudrais point me rendre aussi coupable.

VAYMER.

As-tu donc oublié les biens et les honneurs,
Qu'Ebroïn nous promet?

ADALGISE.

Mais les soucis vengeurs,
Les remords dévorants tourmenteront mon âme!

VAYMER, *animé*.

Je te vois hésiter, pour qui?... pour un infâme;
Et tu nommes forfait ce qui n'est qu'un devoir.
Je dois te l'avouer : j'ai peine à concevoir,
Et ton aveuglement, et ton peu de courage.
N'as-tu pas à venger le plus cruel outrage?
L'ombre de ton parent dans ces funestes lieux,
N'apparaît-elle point menaçante à tes yeux?
Othon couvert de sang te demande vengeance.
Il te reproche, ami, ton coupable silence.
Il se jette à tes pieds, il te baise les mains,
Te priant de punir ses lâches assassins.
Peux-tu lui refuser un acte de justice?
Dis-moi ton dernier mot, réponds-moi....

ADALGISE.

Qu'il périsse.
La vengeance en ce jour appelle son trépas.
Je dois punir Pepin.

VAYMER.

C'est bien : tu le verras
Etendu tout sanglant ce soir dans la poussière;
Je brûle de remplir ce noble ministère.
Je te quitte, Adalgise. On vient de ce côté.
Pepin veut vainement briguer la royauté.

Voici tous vos seigneurs... En toi j'ai confiance,
Je mets tout mon espoir en ta sage prudence.
(*Il sort.*)

SCÈNE II.

PEPIN, ADALGISE, DIDON, LE FORESTIER DE FLANDRE, LE MARQUIS D'ANVERS, LES COMTES DE LOUVAIN ET D'EENHAM.

PEPIN, *aux seigneurs.*

De notre beau pays zélés conservateurs,
Et de nos libertés courageux défenseurs,
Que je vois rassemblés dans cette auguste enceinte,
Pepin ne prétend pas que la moindre contrainte
Détermine en ce jour votre précieux choix,
Le peuple entre vos mains a confié ses droits.
Craignez, craignez d'en faire un dangereux usage,
De votre conscience écoutez le langage,
Et consultez surtout l'intérêt du pays.
De vos sages conseils qu'il goûte enfin le prix;
Vous voulez en ce jour me nommer votre maître,
Un zèle trop ardent vous domine peut-être,
Je ne veux point régner sans voir mon peuple heureux.
Son bonheur est le but où tendent tous mes vœux.
Remplissez aujourd'hui noblement votre tâche;
Pour monter sur le trône il ne faut point un lâche.
Si vous croyez quelqu'un plus capable que moi
De régir le pays, choisissez-le pour roi.
Mes conseils et mon bras sont tout à ma patrie;
Quoique simple sujet, je donnerai ma vie,
Je verserai, s'il faut, mon sang pour la servir.
Pour défendre ses droits il est doux de mourir.

LE COMTE DE LOUVAIN.

Voilà bien de Pepin la noble grandeur d'âme;
Que d'un commun accord notre voix le proclame,

Seigneurs, de ce pays le digne souverain.
Qu'il domine sur nous ! vive à jamais Pepin !

LE COMTE D'EENHAM.

Qu'il commence à régner sous les plus beaux auspices.
Oui, nous devons le trône à ses nombreux services.
Qui de nous mieux que lui croit l'avoir mérité?
S'il peut prouver ses droits, qu'il aît la royauté;
Nous jurons aussitôt de couronner sa tête.....
Pepin seul de ces murs peut chasser la tempête,
Seul il peut repousser nos fougueux ennemis,
Que le trône en ses mains aujourd'hui soit remis.

LE MARQUIS D'ANVERS.

Assez et trop long-temps au sein de la mollesse
Nos rois ont endormi leur honteuse paresse.
Du valeureux Clovis les indignes enfants,
Sont connus sous le nom de princes fainéants.
Vivant dans la débauche au milieu des convives,
Ils ont livré l'état à des mains plus actives;
Et buvant à longs traits la coupe des plaisirs,
Ils s'en sont enivrés jusqu'aux derniers soupirs.
Oubliant et leur trône et leur noble origine,
Ils ont de leur maison provoqué la ruine.
O honte ! on a pu voir naguère Caribert,
Profanant le manteau dont il était couvert,
Ne possédant d'un roi que la magnificence,
Promener dans Paris, sa tranquille indolence.
Un navire sans cesse agité par les vents,
Réclame pour voguer des soins plus diligents :
Il faut que sous les mains d'un habile pilote
Son gouvernail en paix dès maintenant pivote :
Ce pilote, c'est vous, ô généreux seigneur,
Soyez donc notre roi, faites notre bonheur.

LE FORESTIER.

Tel est aussi, seigneur, le désir de la Flandre;
Aux vœux d'un peuple entier daigner donc condescendre

Recevez aujourd'hui nos bras et nos serments
Et réparez enfin ces temps, ces tristes temps,
Que le noble marquis a si bien su dépeindre,
L'indolence est un mal que surtout on doit craindre,
Et qu'on doit éviter; vous le savez, seigneur,
Elle est de tous les maux le triste avant-coureur.
Infectant de nos rois l'auguste et digne place,
C'est elle qui perdit la plus illustre race,
Maintenant nous n'avons plus rien à redouter,
Pepin sur notre trône aujourd'hui va monter;
Pepin qui sait unir à sa noble naissance,
Les qualités du cœur, l'esprit et la vaillance,
Qui, de notre bonheur se montre si jaloux;
Pepin si digne enfin de nous commander tous.
Qu'il règne et que, plus tard, son glorieux empire
Soit immortalisé par les chants de la lyre.

DIDON.

Faut-il encor, seigneurs, répéter une fois,
Le vœu que devant vous a prononcé ma voix;
Ah! quand tout sur le trône aujourd'hui vous appelle,
Répondez au désir d'une troupe fidèle.

ADALGISE.

Je n'ajouterai rien à tant d'empressement,
Car vous devez connaitre assez mon sentiment.

PEPIN.

C'en est assez, seigneur, j'accepte vos hommages.
J'accepte, pour chasser loin de nous les orages,
Dont maintenant encor nous sommes menacés.
Oui, nos fiers ennemis vont être terrassés.
Vous savez qu'Ebroïn et me presse et m'accable,
Et que fuyant toujours sa fourbe détestable,
Je n'ai jamais voulu joindre nos deux pays.
Il veut faire du nôtre un monceau de débris,
Et va bientôt venir envahir notre terre.
Nous devons donc songer à préparer la guerre;
Je dois déjà compter sur vos cœurs et vos bras.

LE FORESTIER.

Nous jurons de punir ses sombres attentats.

PEPIN.

Je consens à porter le titre de monarque,
Parce que du pouvoir je puis ceindre la marque,
Aujourd'hui que nos rois n'ont plus de descendants.
S'il existait, seigneurs, quelqu'un de leurs enfants,
Pepin ne voudrait pas ravir leur héritage.
De votre affection, j'accepte donc le gage,
Pour faire le bonheur de mon peuple chéri,
Et lui rendre l'éclat que ses rois ont flétri.
Que tout donc aujourd'hui, que tout ici s'apprête
Pour les préparatifs d'une splendide fête.
Je vais tout disposer pour mon couronnement ;
Séparons-nous, seigneurs, jusqu'à ce beau moment.

(*Les seigneurs et Pepin partent, Adalgise arrête Didon prêt à partir avec eux.*)

SCÈNE III.

ADALGISE, DIDON.

ADALGISE.

Demeurez un moment : Didon, veuillez m'entendre.
Mes instances devront sans doute vous surprendre ;
Je viens vous demander encor si Dagobert
A cessé d'exister.

DIDON, *à part.*

C'est peu d'avoir souffert,
De souffrir tous les jours le remords qui me ronge
(*A Adalgise.*)
Oui, sa frêle existence a passé comme un songe,
Je vous l'ai déjà dit. Pourquoi donc maintenant
Vient-on m'entretenir toujours de cet enfant?

ADALGISE.

L'intérêt que je porte à mon maître en est cause.

DIDON.

Sa jeunesse semblable à la naissante rose,
Parut à peine hélas! que je la vis périr,
Je l'ai vu dans mes bras se jeter et mourir.
Faut-il renouveler à chaque instant mes larmes?

ADALGISE.

Laissons donc le sujet de vos longues alarmes.
Ne connaissez-vous point l'un de ces étrangers?

DIDON, *à part.*

Etrangers! qu'a-t-il dit? (*à Adalgise*) Après mille dangers,
Je revins, Adalgise, ici, sur ce rivage.

ADALGISE.

Oh! ce n'est point cela!

DIDON.

Pardonnez à mon âge.

ADALGISE.

Ignorez-vous, Didon, quels sont ces inconnus?

DIDON.

Des étrangers?

ADALGISE

Oui.

DIDON, *à part.*

Ciel! (*à Adalgise*) je ne les ai point vus.

ADALGISE.

En voici venir un (*à part*) tout semble nous sourire.
(*A Didon*) je vous laisse avec lui : pour moi, je me retire.
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

DIDON, ALFRED, PUIS VAYMER ET ADALGISE.

ALFRED, *arrivant sur la scène sans voir Didon.*

Pepin, mon bon seigneur, où dois-je vous chercher?
Où diriger mes pas?

DIDON *l'apercevant.*

Où fuir ?.. où me cacher ?

ALFRED.

Devais-je te quitter, Wilfride, ô mon bon père ?
Allons de ce côté...

(*Il s'approche du côté de Didon.*)

DIDON, *le regardant.*

Plus je le considère,
Et plus je crois le voir... oui... c'est bien cet enfant.

ALFRED, *apercevant Didon, s'arrête.*

Mais quel est ce vieillard ?

DIDON, *terrifié.*

Pour punir le méchant,
Les morts sortent-ils donc de l'oubli de la tombe.

ALFRED, *lui adressant la parole avec timidité.*

Noble inconnu......

DIDON, *à part.*

Grand Dieu ! c'en est trop, je succombe.
Ah ! puissé-je éviter ce fatal entretien !

(*Il détourne la tête et feint de ne pas l'entendre.*)

ALFRED.

Je n'ose lui parler, pourtant il le faut bien.
Bon vieillard savez-vous ?....

DIDON, *à part.*

O remords tu m'accables,
Ah ! je suis le plus vil de tous les misérables.

ALFRED.

Mais il ne m'entend pas ?

DIDON, *à part.*

Ne m'a-t-il pas nommé ?

ALFRED.

Ne l'importunons point, sortons :

(Il se dirige vers le côté opposé à celui par lequel il est entré et trouve la porte fermée.)

On a fermé...

DIDON, *à part, livré à ses remords.*

Qu'avait fait cet enfant?.. Ah! je me désespère.

(Alfred qui est revenu sur ses pas et a trouvé l'autre porte aussi fermée).

Aussi! pourquoi cela? grand Dieu! que veut-on faire?

DIDON, *à part.*

Plus de pardon pour moi.

ALFRED, *revenant vers Didon.*

Je dois bien l'aborder.

Peut-être en ce moment pourra-t-il me guider.

(Il s'approche tout-à-fait de Didon et lui adresse la parole).

Daignez me pardonner, seigneur, mon imprudence.

DIDON, *à part le regardant.*

Oui, ce sont là ses traits... sa noble contenance.

(A Alfred) Que veux-tu jeune enfant?

ALFRED, *l'examinant.*

J'allais trouver Pepin;

Je me suis égaré, seigneur, en ce chemin.

Pourriez-vous de ces lieux me donner connaissance?

DIDON.

Pepin ne pourra pas vous écouter, je pense;

Car on ne peut le voir, mon fils, en cet instant;

Je vous quitte et je vais....

ALFRED, *l'arrêtant.*

Ah! restez un moment...

Ne m'abandonnez pas... plus je vous envisage..

Plus je crois vous connaître.... Il était de votre âge..

J'étais bien jeune encor.

DIDON.

Mon fils, vous confondez.

ALFRED.

Oh! non, c'était bien vous.... mais plutôt regardez..
Approchez vous de moi.

DIDON.

Non, non, c'est inutile.
D'ailleurs l'illusion, chez l'enfance est facile.

ALFRED, *cherchant à rappeler ses souvenirs.*

Attendez..... oui.. c'était...... Volage souvenir!
(*A Didon*) Ne pourriez vous m'aider?

DIDON, *à part.*

Je ne sais que mentir.

Ici Vaymer et Adalgise entrent de chaque côté du théâtre, dont ils ont ouvert les portes. Ils parlent ensemble et font des gestes menaçants. Vaymer tient en main un poignard qu'il remet dans la ceintura après l'avoir montré à Adalgise).

DIDON, *à Alfred.*

Enfant, tu fus frappé par quelque ressemblance,
Je t'engage à garder là-dessus le silence.

ALFRED.

Mais pourtant, permettez, seigneur...

DIDON.

Il n'en est rien.

ALFRED.

Je ne saurais dire où, mais je me souviens bien....

DIDON, *à part.*

Quelle obstination! (*à Alfred*) jeune enfant, je te quitte.
(*En s'en allant*)
Puissé-je mettre un terme au trouble qui m'agite!
(*Vaymer au départ de Didon, fait signe à Adalgise de le suivre et il reste seul avec Alfred*).

SCÈNE V.

ALFRED, VAYMER.

ALFRED.

Il faut bien que je sois, comme il dit, dans l'erreur;
Sa présenee a pourtant fait tressaillir mon cœur

Je vais sortir aussi... (*apercevant Vaymer*).
Encor ce méchant homme !

VAYMER.

Ne crains rien. Jeune enfant, approche... l'on te nomme?

ALFRED.

Alfred.

VAYMER.

C'est un beau nom. Et qui sont tes parents ?

ALFRED, *à part.*

Pourquoi m'interroger ?

VAYMER, *à dessein.*

Que ses traits sont touchants !

ALFRED.

J'ai coulé mon enfance auprès du bon Wilfride;
En lui je dois aimer et mon père et mon guide.

VAYMER.

Tu crois donc que c'est lui qui te donna le jour.

ALFRED.

D'un père, d'un bon père il a pour moi l'amour.

VAYMER.

Mais que t'enseigne-t-il ?

ALFRED.

A détester l'impie,
A chérir le seigneur.

VAYMER.

Oh! quelle est sa folie!
Tu parais né, mon fils, pour de plus grands objets.

ALFRED.

Quoi donc! aimer son Dieu n'a point pour vous d'attraits ?
A de plus nobles fins puis-je élever mon âme?

VAYMER.

Non, cet amour est beau : bien loin que je te blâme,
Je t'engage au contraire à remplir ton devoir,

Mais ton esprit précoce aurait pu recevoir
La connaissance, Alfred, de bien d'autres sciences.

ALFRED.

La mienne fait trouver toutes les jouissances.

VAYMER, *vaincu, regardant la main d'Alfred.*

Tu portes à ton doigt de bien jolis joyaux...
Qui te les a donnés? quels sont ces beaux anneaux?

ALFRED, *à part.*

Dieu! qu'ai-je fait? (*à Vaymer*) Seigneur, ils viennent de
[ma mère.

VAYMER.

Montre-les moi, mon fils, que je les considère.

ALFRED.

Wilfride a défendu de les montrer jamais.

VAYMER.

Il ne le saura point. Donne... Je te promets...
Après les avoir vus je suis prêt à les rendre.

(*Il lui prend la main presque de force.*)

Quel superbe rubis?... Voudrais-tu me le vendre?

ALFRED.

O ciel! que dites-vous? l'ai-je bien entendu?
A de si vils marchés me serai-je attendu?
Moi vous vendre, seigneur, ce doux et tendre gage!
Vous livrer ce qu'a su respecter le naufrage!...

(*Vaymer regardant toujours les bijoux en tire adroitement un de la main d'Alfred.*)

VAYMER, *d'un air triomphant.*

Plus de doute : oui, c'est là l'anneau de Sigebert :
Je reconnais son chiffre et voici Dagobert.

ALFRED, *surpris.*

Que dites-vous, seigneur?

VAYMER, *se jetant à ses pieds.*

Acceptez mon hommage

Et ne vous cachez point à mes yeux davantage,
Je vous ai reconnu... parlez... répondez-moi...

ALFRED.

Que veut dire ceci?

VAYMER.

Que. vous êtes le roi. (*Il se lève.*)

ALFRED.

Quoi! seigneur, vous savez?...

VAYMER.

Oui, j'en ai l'assurance;
Vos joyaux m'ont prouvé votre illustre naissance.
On vous a fait sans doute aborder dans ces lieux,
Pour venir réclamer les droits de vos ayeux.
Hélas! il est trop tard et tout vous abandonne,
Car dès ce soir Pepin portera la couronne.
Il ne vous reste plus à prendre qu'un moyen,
Prince, si vous voulez recouvrer votre bien.
Votre front paraît fait pour ceindre un diadème,
Pepin vous le ravit. Vengez-vous en vous-même,
Conspirez avec moi contre un vil ravisseur.

ALFRED, *reculant d'effroi.*

O ciel! moi! conspirer coutre mon bienfaiteur!
Non, je ne puis souffrir une telle bassesse;
Je ne veux point, mon père, affliger ta vieillesse,
Que dirais-tu de moi?...

VAYMER, *vivement.*

Vous êtes un ingrat.
Au péril de mes jours je vous rends votre état...

ALFRED, *l'interrompant.*

C'est l'acheter trop cher, croyez-moi, par un crime.
Vous voulez de Pepin faire votre victime.
Mais je vais l'en instruire... (*Il s'apprête à sortir.*)

VAYMER, *d'une voix forte.*

Arrête, malheureux!

ALFRED.

Non, non, il va savoir vos complots odieux.

VAYMER, *le saisissant par le bras.*

Ecoute : chéris-tu ton arrogant Wilfride?

ALFRED.

Si je l'aime, ô mon Dieu!

VAYMER.

Eh bien! tremble perfide.
Si tu dis un seul mot, regarde ce poignard,
Ma main l'enfoncera dans le flanc du vieillard,
Si tu veux le sauver, sache qu'il faut te taire.
Réponds-moi maintenant, veux-tu me satisfaire?
Promets-tu sur ceci de ne point dire un mot?

ALFRED.

Oui, pour sauver ses jours.

VAYMER.

Prends-y garde : aussitôt
Qu'on te verra manquer à tenir ta promesse,
Wilfride sous mes coups finira sa vieillesse.

(*Il repousse rudement Alfred.*)

SCÈNE VI.

VAYMER, *seul.*

Tout selon mes désirs est enfin terminé!
Didon de ce palais est sorti consterné.
L'enfant s'est laissé prendre et moi je suis le maître
D'un secret qu'il m'importe avant tout de connaître,
Car Dagobert pourrait empêcher mon dessein.
Un seul coup de mon bras verra tomber Pepin.
J'accuserai l'enfant d'un honteux artifice.
Ce joyau que j'ai pris pour le fait est propice.
Hâtons-nous et tandis qu'il croit l'avoir encor,
Disons qu'il l'a volé, qu'il est recouvert d'or,
Que ces deux étrangers sont des gens de rapine,

Et qu'ils cachent un cœur pervers sous leur poitrine...
Ainsi, je pourrai donc bientôt m'en délivrer...
D'Adalgise en cela je ne puis m'assurer,
Car il tient, malgré tout, au prince légitime.
Je n'oserai donc point lui révéler ce crime.
Devant ce coup de main, je le vois reculer.
Comment jusqu'à ce point, peut-il donc s'aveugler?
Il faut de Dagobert lui cacher la naissance,
Car il ne voudrait point observer le silence.
Trompons-le : disons lui que ces deux inconnus
Ne sont que des bandits en ce palais venus,
Pour ravir de Pepin les biens et la richesse;
Ebroïn saura bien payer ma hardiesse.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

WILFRIDE, ALFRED.

WILFRIDE.

Au milieu des plaisirs, des bruyantes clameurs,
Pourquoi donc de tes yeux vois-je couler des pleurs?
En Wilfride, ô mon fils, n'as-tu plus confiance?
As-tu perdu pour lui ta douce complaisance?

ALFRED, *pleurant.*

Ah! mon père!!....

WILFRIDE.

Dis-moi d'où te vient ce chagrin?
Quoi! quand tout te sourit à la cour de Pepin,
J'aperçois qu'en secret la tristesse t'oppresse.
Aurais-tu, cher Alfred, oublié ma tendresse?

ALFRED.

Les plus cruels soucis empoisonnent mon cœur.
Je suis bien malheureux!!....

WILFRIDE.

Contemple ma douleur...
Vois mes larmes, mon fils, apprends que l'amertume
Qui te dévore ainsi, comme toi me consume.
Voudrais-tu m'affliger?

ALFRED.

C'est là ce que je crains.

WILFIDE.

Parle : rassure-moi, dis pourquoi tu te plains.
Tu ne me réponds pas... ce silence me peine.

ALFRED.

Mais ton amour pour moi va se changer en haine !...

WILFRIDE.

O Ciel ! que dis-tu là, mon fils?

ALFRED.

Si tu savais....
Quel serait ton courroux ! !.....

WILFRIDE.

Tu me connais,
A tes douleurs toujours tu pus me voir sensible.
Pourrais-tu m'accuser d'être trop inflexible ?
Parle, s'il en est temps, mes utiles avis
Pourront remédier à ta faute, ô mon fils.

ALFRED.

La beauté du palais et sa magnificence
M'ont fait d'abord commettre un acte d'imprudence ;
Ne voulant point paraître indigne de ces lieux,
J'ai fait luire à mon doigt mes bijoux précieux ;
Et puis, manquant bientôt, mon père, à ma promesse,
J'écoutai d'un méchant la voix enchanteresse.
Il a su me tromper, il a vu mes joyaux
Et tout en me disant qu'ils étaient des plus beaux.....
Cet infâme, ô mon Dieu ! cruelle destinée !...
(*Il tombe dans les bras de Wilfride.*)

WILFRIDE.

Calme-toi.... pauvre enfant !.... jeunesse infortunée !
Que t'est-il arrivé, mon fils?

ALFRED.

Il me l'a pris.

WILFRIDE.

Qui donc?

ALFRED.

Ce méchant homme.

WILFRIDE.

O ciel ! j'ai trop compris.
Je connais maintenant le monstre, le parjure,
Qui séduisit cette âme et si belle et si pure.
C'est Vaymer.

ALFRED.

Oui, c'est lui qui m'a pris mon anneau,
C'est lui qui m'a trompé.

WILFRIDE.

Perfide, qu'il est beau
De séduire un enfant !....

ALFRED.

Ah ! mon père, que faire ?
Quelle triste leçon !...

WILFRIDE.

Exemple salutaire !
Tu vois par là qu'il faut écouter mes conseils,
Et fuir ce scélérat ainsi que ses pareils.
Quand je prescris un ordre à ton obéissance,
Je consulte en cela ma sage vigilance.
C'est toujours pour ton bien, Alfred, pour ton bonheur;
Quand je te vois heureux, je sens jouir mon cœur.
Ah ! profite à jamais de cet avis terrible,
Et vois-y pour toujours un exemple sensible.

ALFRED.

Ton conseil était sage et je l'ai méconnu.
De ma fatale erreur, je suis bien revenu,
Oui, je ne vois que trop combien je fus coupable
En me laissant tromper par un tel misérable.
Je t'ai désobéi, mérité ton courroux,
Pardon pour ton Alfred qui baise tes genoux.
(*Il se jette à ses pieds.*)

WILFRIDE, *le relevant.*

Lève-toi mon enfant, cet aveu me rassure.
Oui, ta faute à mon cœur a fait une blessure.

ALFRED.

Ah! Je suis bien puni !

WILFRIDE.

Tu peux te consoler.
Par ton doux repentir je me sens ébranler.
Je pardonne, ô mon fils, à ton aveu sincère.
Evite désormais de contrister ton père.
Apprends par tes regrets, par ta juste douleur,
Qu'une faute après elle entraîne le malheur.

ALFRED.

Mon cœur est soulagé déjà par ta parole;
Je sens qu'un doux aveu d'une faute console.
Je retrouve à ta voix cette tranquille paix,
Que je veux conserver, mon père, désormais.
Mais que pouvons-nous faire en ce péril extrême?

WILFRIDE.

Invoquer du seigneur la puissance suprême,
Nous confier en lui, sortir de cette cour,
Et quitter au plus tôt ce dangereux séjour.
C'est là le seul moyen qui maintenant nous reste
Pour écarter de nous un danger manifeste.
Dans le pays voisin est un maire puissant,
Qui pour régner ici voudrait verser ton sang.
Celui qui t'a ravi ton secret est un traitre,
Qu'il envoie en ces lieux pour en gagner le maître.
Ebroïn par ses dons veut séduire Pepin;
Ebroïn, cher enfant, est un lâche assassin.
Tu dois comprendre tout : ta perte l'intéresse.
Eloignons nous d'ici, car déja le temps presse.
Ah ! ciel ! il est trop tard. En croirai-je mes yeux?

ALFRED.

Vous m'effrayez...

WILFRIDE.

Hélas ! on s'avance en ces lieux.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN OFFICIER, DEUX GARDES.

L'OFFICIER, *aux gardes.*

Répondez dignement à votre ministère,
Gardes, voici l'enfant... (*Les gardes s'approchent d'Alfred pour l'arrêter.*)

WILFRIDE, *se jetant au devant d'eux.*

Grand Dieu ! qu'allez vous faire ?
Pourquoi ce traitement?... que vous a fait mon fils ?..

L'OFFICIER.

Vous connaissez assez le vol qu'il a commis.
A mes commandements cessez de mettre obstacle.

WILFRIDE, *à part.*

Mon Dieu ! pour nous sauver, il n'est plus qu'un miracle !
(*Se jetant aux pieds de l'officier*)
Ah ! seigneur, je vous prie.

L'OFFICIER.

On ne peut m'émouvoir,
Je prétends avant tout accomplir mon devoir.

WILFRIDE.

Mais il est innocent.

ALFRED, *se jetant aux pieds de l'officier.*

Seigneur, je vous le jure.

L'OFFICIER.

Je ne me laisse point tromper par l'imposture.
Levez-vous, jeune enfant, venez et suivez-nous.

ALFRED.

Vous le voyez, seigneur, j'embrasse vos genoux.
Je ne suis point coupable.

L'OFFICIER.

Allons, plus de prière, (*aux gardes*)
Qu'on l'enchaîne!......

WILFRIDE, *à part.*

Son cœur est plus dur que la pierre.
(*A l'officier*) Mais de quel crime enfin pouvez vous l'accuser ?

L'OFFICIER.

Vieillard, ne croyez pas pouvoir m'en imposer.
Vous savez tout.

WILFRIDE.

Je puis prouver son innocence;
On vous trompe, seigneur, ménagez son enfance.

L'OFFICIER.

A tous ces vains désirs je ne puis acquiescer;
Et ce n'est point à moi qu'il faut vous adresser,
Si comme vous croyez on agit sans justice.
Ministre de Pepin, il faut que j'accomplisse
Ici l'ordre d'un prince ami de l'équité;
Ne m'accusez donc point, vieillard, de cruauté;
Je fais ce qu'on m'a dit, ceci doit vous suffire.
(*Sur un signe de l'officier, les gardes enchaînent Dagobert.*)

WILFRIDE.

Oui, Pepin saura tout, car je vais l'en instruire.

ALFRED, *embrassant Wilfride.*

Adieu, mon père, adieu, pour la dernière fois
Je t'embrasse peut-être.

WILFRIDE.

Alfred, il est des lois
Que le juste Pepin ne pourra méconnaître.
Le ciel seul maintenant de ton sort est le maître :
Adieu, mon cher Alfred, adieu, mon pauvre enfant.
(*les gardes entraînent Alfred*).

SCÈNE III.

WILFRIDE, L'OFFICIER.

WILFRIDE.

Je puis vous l'assurer, mon fils est innocent;

Il coula près de moi sa paisible jeunesse,
Il goûta jusqu'ici mes soins et ma tendresse,
Et le soupçon du mal n'entra point dans son cœur.
Sa crédulité seule a causé son malheur.

L'OFFICIER.

L'appas d'un bel anneau l'aura séduit sans doute.

WILFRIDE.

Non, mais un scélérat que mon âme redoute,
Qui veut notre malheur, l'accuse sans raison,
Et c'est sa main qui l'a jeté dans la prison.
Il voudrait, ce cruel, que mon Alfred périsse.
Vous pensez observer les lois de la justice..
Hélas! si vous saviez, en agissant ainsi,
Comme elle est loin de vous!!..

L'OFFICIER.

Mon cœur est adouci.
Oui, vieillard, malgré moi, je sens couler mes larmes.
Quoique déjà blanchi dans le métier des armes,
Vous avez su toucher mon âme de pitié;
Non, vous ne m'avez pas vainement supplié.
Aux ordres qu'on me donne il faut bien me soumettre,
Et tout ce que puis aujourd'hui vous promettre,
C'est de parler pour vous au généreux Pepin;
Confiez-vous en moi : nous nous verrons demain.
(*Il s'apprête à sortir quand il aperçoit Pepin et Adalgise.*)
Demeurons, le voici : j'aperçois Adalgise.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, PEPIN, ADALGISE.

PEPIN, *à Wilfride.*

Ces pleurs, noble vieillard, excitent ma surprise.
Pourquoi, dans mon palais, vous vois-je ainsi gémir?

WILFRIDE.

Par mes sanglots, seigneur, puissé-je parvenir

A calmer le chagrin dont mon âme est remplie.
Rendez-moi mon enfant, ou bien prenez ma vie.

PEPIN.

Votre fils est coupable. (*A l'officier*) On l'a fait arrêter?

L'OFFICIER.

Votre ordre était formel j'ai dû le respecter.

PEPIN, *à l'officier.*

C'est bien. (*A part*) Eprouvons-les : dévoilons ce mystère.
(*A Wilfride.*) Chassez de votre cœur cette douleur amère ;
Je ne sais point pourquoi quand votre jeune fils
S'est rendu criminel....

WILFRIDE.

Jamais il n'a commis
La plus légère faute. Ah! je connais son âme!
Non, vous avez été trompé par un infâme.

PEPIN, *à part.*

(*A Wilfride.*)
Se peut-il?... poursuivons... Nous saurons tôt ou tard
Si vous nous dites vrai; jusqu'à ce temps, vieillard,
Votre fils doit rester en ces lieux dans les chaînes.

WILFRIDE.

Seigneur, prenez pitié de mes cruelles peines.
Alfred est innocent, je puis le protester;
Par la main des soldats je l'ai vu maltraiter :
Hélas! songez-y bien, considérez son âge.

PEPIN.

Wilfride, quant à moi, je pense qu'il est sage
De chasser au plus tôt de l'âme d'un enfant
Tout attrait vers le vice et tout mauvais penchant;
Tandis que dans son cœur, ils n'ont point pris racine,
Il faut les en tirer; sinon, de la ruine
L'enfant bien jeune encor se verra menacer...

WILFRIDE.

Comment aurait-il pu, seigneur, vous offenser?
Il en est incapable.. Ah! croyez-moi, de grâce.

PEPIN.

De pardonner toujours Pepin enfin se lasse.

WILFRIDE.

Si ce qu'on lui reproche était la vérité,
Seigneur, je n'aurais pas tant de témérité
Que de vouloir fléchir votre juste colère;
Je l'offrirais moi-même à vos coups au contraire,
Car je suis juste aussi.

PEPIN.

Le crime est évident;
Et pourquoi viendrait-on accuser cet enfant,
Si l'on n'était au moins bien certain de sa faute?

WILFRIDE.

Parce que vous avez, seigneur, l'âme trop haute,
Vous ne soupçonnez pas ici de lâcheté;
Mais il est des méchants dont la perversité
Ne souffre point de borne. Oui, vous pouvez me croire,
On commet contre nous l'action la plus noire,
Pour nous perdre tous deux....

PEPIN.

Wilfride, croyez-moi;
Au crime de l'enfant je dois ajouter foi,
Tant qu'on ne pourra pas prouver son innocence.

WILFRIDE, *à part.*

Si je pouvais, sans craindre, annoncer sa naissance!
Non, je dois la cacher... On le ferait mourir....

PEPIN.

Jusqu'à cet heureux jour, je dois le retenir.
Dieu que vous adorez, sait châtier le crime;
Si quelqu'un veut vous perdre, il sera la victime
De son vil stratagème, oui, sans le moindre égard,

Il perdra pour jamais son trop dangereux art.
Quant à vous, jusque là daignez prendre courage.

WILFRIDE.

O ciel ! qu'avez-vous dit ? s'il vous faut un otage,
Me voici : je suis prêt. Qu'on me charge de fers !
Qu'on les ôte à mon fils ! il les a trop soufferts.
Que je serais heureux de lui sauver la vie !
Répondez-moi, seigneur, contentez mon envie.

PEPIN.

Je ne puis acquiescer à ce noble désir.
O généreux vieillard !

WILFRIDE.

Ses bras vont se meurtrir.
Sous un poids aussi lourd je crains qu'il ne succombe,
Et je crains que son sang sur Pepin ne retombe.
Oh de grâce ! seigneur, voici, voici mes mains.....
Imposez-moi ses fers.

PEPIN.

Tous ces discours sont vains.
Il ne m'est pas permis d'accepter cette offrande,
Je ne suis point seul maître.

WILFRIDE.

O mon Dieu ! j'appréhende
De voir sous peu de jours mon enfant dépérir.

PEPIN.

Rassurez-vous vieillard, car je vais adoucir
De sa captivité les tourments et les peines.
Ses bras ne seront pas chargés de lourdes chaînes.
Je les ferai tomber, je verrai votre fils,
Je lui prodiguerai mes soins et mes avis;
Etes-vous satisfait ?

WILFRIDE.

Votre bonté touchante
Rend le calme à mon cœur. Seigneur je me contente.
Puissions-nous voir bientôt Alfred justifié !

PEPIN.

Puissé-je être certain qu'on l'a calomnié?

WILFRIDE.

Dieu ne souffrira pas que l'innocent périsse,
Je mets ma confiance en sa sainte justice.
Adieu, noble seigneur, je m'éloigne un instant :
Je vais le supplier de sauver mon enfant.
(*Il sort ainsi que l'officier.*)

SCÈNE V.

PEPIN, ADALGISE.

PEPIN.

D'un tel crime, crois-tu que son fils soit coupable?

ADALGISE.

Et quel fourbe jamais, seigneur, serait capable
De l'accuser ainsi sans aucun fondement?
Il a volé l'anneau dans votre appartement.
C'est Vaymer qui l'a vu, je crains un artifice,
Ce vieillard pourrait bien être aussi son complice.

PEPIN.

Non je ne puis le croire, et ce sage inconnu,
Adalgise, depuis qu'il est ici venu
Commande le respect par sa vue à ton maître.

ADALGISE.

Cela n'empêche pas qu'il ne puisse être un traître.
Pour moi je vous engage à vous en défier.
J'ai sur lui des soupçons et je vais l'épier.
Je veux encor pour vous déployer tout mon zèle.

PEPIN.

Je sais qu'à ton devoir tu fus toujours fidèle.
Fais tout ce qu'il te plaît, j'ai mon opinion;
Je soupçonne quelqu'un d'une lâche action.

ADALGISE.

Qui donc? Vaymer, seigneur?

PEPIN.

Oui, ce vil émissaire.

ADALGISE.

Je puis vous assurer...

PEPIN, *l'interrompant.*

Tu ne le connais guère;
Mais c'est assez parler là-dessus maintenant.
A-t-on disposé tout pour mon couronnement?

ADALGISE.

Oui, vous pouvez louer ma prompte diligence.
Ces murs ont revêtu cette magnificence
Dont, en pareille fête, on les voit s'embellir.
Le festin se prépare, et tout semble applaudir,
En ce précieux jour, à cette auguste fête.
Il ne nous reste plus qu'à parer votre tête
De la couronne d'or de nos antiques rois.
Le peuple vous bénit d'une commune voix.

PEPIN.

C'est bien : quittons ces lieux pour la cérémonie.
On me verra bientôt illustrer ma patrie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Au lever du rideau, on aperçoit un trône au fond du théatre. Pepin d'un côté est assis sur un fauteuil, Alfred est debout de l'autre, enchaîné.

SCÈNE I.

ALFRED, PEPIN.

ALFRED.

Hélas ! dois-je long-temps gémir dans la prison ?
Quel crime ai-je commis ? Quelle est ma trahison ?
Répondez-moi, seigneur, écoutez ma prière.
Venez-vous m'annoncer la fin de ma carrière ?
De grâce, dites-moi quel est le triste arrêt
Qu'il me faudra subir ?

PEPIN.

Jeune enfant, l'intérêt
Que je te porte encor, bien que tu sois coupable,
M'a fait penser à toi ; la faute déplorable,
Qui n'aurait jamais dû souiller tes jeunes ans,
Accable mon esprit de noirs pressentiments.
J'ai voulu te montrer l'horreur de ta conduite
Et les maux qui pourraient en devenir la suite.
Si jeune encore, Alfred, et déjà criminel !
Ne redoutes-tu point la vengeance du ciel ?
On ne peut échapper à sa juste colère.
Pour punir le méchant si parfois il diffère,
C'est pour qu'il ait au moins le temps du repentir ;
Par un aveu sincère on peut seul le fléchir,

ALFRED.

Je ne puis avouer que ma seule innocence.

PEPIN.

Sur ton crime toujours tu gardes le silence?

ALFRED.

Je me confie en Dieu : j'attends de sa bonté
La fin de mes malheurs, de ma captivité.
Lui seul pourra, seigneur, dissiper le nuage
Qui cache à vos regards le plus cruel outrage.

PEPIN, *à part.*

Je ne puis en douter : dans ce candide cœur
L'innocence a gardé l'éclat de sa blancheur.
Poursuivons cependant. (*à Alfred.*) Quoi! par un artifice
Tu prétends éviter ma sévère justice !
Un mensonge odieux ne pourra te sauver,
Et ton crime est trop grand, Alfred, pour l'aggraver.
Cesse de me tromper par ta vaine imposture.

ALFRED.

Ah! mon Dieu! quand mon cœur est exempt de souillure,
Faut-il me voir traiter comme un vil scélérat?

PEPIN.

Je ne m'attendais pas à te trouver ingrat.
Eh quoi donc! est-ce là cette reconnaissance,
Dont on devait payer ma noble bienfaisance?
Je vous fais recevoir tous deux dans mon palais,
Je vous comble tous deux de soins et de bienfaits,
Triste déception ! Voilà ma récompense :
On me prend mes joyaux; on pousse l'impudence
Jusqu'à vouloir nier qu'on me les ait ravis;
On jure, on fait serment que l'on ne m'a rien pris,
Et cependant du vol la preuve est bien certaine.

ALFRED.

Ah! si j'avais, seigneur, mérité votre haine,
Deviez-vous me traiter avec tant de rigueur?

PEPIN.

Je ressens dans mon âme une vive douleur

En t'accusant Alfred. Ah! pourrais-je le faire,
Moi qui par mes bienfaits soulageai ta misère,
Si je n'étais certain de ta triste action?

ALFRED.

Seigneur, l'appas du gain n'est pas ma passion.
J'ai vécu jusqu'ici loin d'un monde frivole;
Wilfride m'instruisait. J'écoutais sa parole,
Et je tirais le fruit de ses sages leçons.
Devais-je être l'objet de si cruels soupçons?....

PEPIN.

On t'a vu te glisser secrètement dans l'ombre
Sous les murs du palais, et pendant la nuit sombre,
Dévorer du regard mes plus riches joyaux.
On a trouvé sur toi les précieux anneaux,
Que portèrent au doigt les rois de l'Austrasie;
Je dois après cela croire à ta perfidie.

ALFRED.

Hélas! noble seigneur, ce récit mensonger
Est parti d'un méchant qui veut nous affliger.
Les joyaux qu'il m'a vus me viennent de ma mère,
C'est un gage sacré, que Wilfride mon père
M'a bien recommandé de tenir avec soin.
O Dieu qui m'entendez, vous en êtes témoin!
Quand je les ai perdus, vous vîtes mes alarmes;
J'ai prévu qu'un méchant en aurait fait des armes,
Dans sa sombre fureur, pour se venger de nous.

PEPIN.

Et qui pourrait ainsi s'acharner contre vous?
Etrangers rejetés sur la rive lointaine,
Quel ennemi déjà vous a voué sa haine?

ALFRED.

Votre bonté, seigneur, et votre noble accueil,
Ont changé dans ces lieux tous nos plaisirs en deuil.
Votre belle conduite arma la jalousie;
Nul trait n'est plus sanglant que celui de l'envie,

Et j'en suis maintenant un triste exemple, hélas!

PEPIN.

Calmez-vous, cher enfant, ne désespérez pas.
Si vos discours sont vrais, la justice divine
Du coupable saura provoquer la ruine,
Dieu ne laissa jamais le forfait impuni.

ALFRED.

Lui seul est mon espoir! que son nom soit béni!

PEPIN.

Voici mon officier.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER.

L'OFFICIER, *à Pepin.*

Didon tout hors d'haleine
Demande à vous parler.

PEPIN.

Quel sujet le ramène?

L'OFFICIER.

Je l'ignore, seigneur, il semble fort pressé.

PEPIN.

Mais il doit le savoir : le temps est avancé
Et bientôt en ces lieux va commencer la fête.
Que peut-il me vouloir?

L'OFFICIER.

De votre auguste tête
Il désire écarter un péril imminent.

PEPIN, *à part.*

Viendrait-il accuser aussi ce pauvre enfant?

L'OFFICIER.

Il s'agit, m'a-t-il dit, d'une importante affaire.

PEPIN.

Malgré ma répugnance, il faut le satisfaire,
Tu peux le faire entrer. D'abord dans sa prison

Reconduis le captif.... Mais j'aperçois Didon.
(*L'officier s'approche d'Alfred pour le reconduire dans sa prison.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DIDON.

DIDON, *s'élançant au milieu de la scène, à l'officier,*
Arrêtez, me voici, faites tomber ses chaînes.
Que cet enfant jouisse en paix de ses domaines,
Je suis le criminel....

PEPIN, *surpris.*
Didon, que dites-vous?

DIDON.
Qu'on me traîne en prison; ce sort sera trop doux
Pour un méchant souillé d'un crime abominable,
Ah! de tous les mortels je suis le plus coupable!
(*Pendant ce temps l'officier abandonne Alfred et ils restent tous deux au coin du théâtre dans l'étonnement.*)

DIDON.
Ecoutez-moi, seigneur...

PEPIN.
Remettez vos esprits....

DIDON.
Le temps est trop pressant, écoutez...

PEPIN, *à part.*
J'ai compris....
(*A Didon.*) Parlez, et je vous prête une oreille attentive.

DIDON.
De la Meuse tout seul je côtoyais la rive,
Et je m'acheminais vers mon paisible toit.
Soudain, j'entends un cri; je m'arrête; il s'accroit.
Plus de doute, je vole au bosquet solitaire.
J'aperçois un vieillard traîné dans la poussière
Par un vil assassin; l'autre levait son bras,

Il allait le frapper..... il entendit mes pas.
J'arrive, et tous les deux m'échappent par la fuite.
Mais un pâtre voisin se met à leur poursuite.
Il avait entendu le bruit de ce combat,
Et venait châtier aussi cet attentat.
Pour moi, près du vieillard aussitôt je m'empresse,
Il n'était point blessé, mais sa grande faiblesse
Lui permettait à peine encor de se lever.
Sitôt qu'à ses côtés il me vit arriver,
Il me remercia d'abord de ce service.
Mais voyez d'un chrétien le noble sacrifice :
A peine avait-il fui le fer des assassins,
Qu'il étendit vers moi ses suppliantes mains.
Un geste de son bras me demande une grâce.
Mon regard qui le suit se porte dans l'espace.
Sous les coups du berger l'un de ces scélérats
Expiait en tombant ses lâches attentats.
Je vole près de lui, jugez de ma surprise;
C'était, seigneur, c'était l'imprudent Adalgise.

PEPIN, *surpris.*

Grand Dieu! que dites-vous? se peut-il, juste ciel?

DIDON.

Oui, c'était lui; son corps percé d'un coup mortel,
Gisait pâle et souffrant sur la sanglante arène.
Le vieillard jusqu'à nous en ce moment se traîne;
Il console aussitôt le faible moribond;
Sa voix, sa douce voix prononce son pardon;
Et lui tournant vers moi son œil prêt à s'éteindre
Cher Didon, me dit-il, Ah! que je suis à plaindre!
Je fus trompé, séduit, perdu par un méchant :
Oui, Vaymer de Pepin veut répandre le sang,
Le complot est tramé!

PEPIN.

Misérable! perfide!...

DIDON.

Sous les coups de son glaive allait tomber Wilfride,
Quand vous êtes venus.

ALFRED.

Mon Dieu, tu l'as sauvé!

DIDON.

Un enfant innocent est maintenant privé
De l'éclat du soleil par un indigne outrage,
Du perfide Vaymer c'est encore l'ouvrage.
L'infâme! il me disait que ce noble étranger
Nous menaçait tous deux du plus pressant danger,
Que si notre poignard ne transperçait Wilfride,
Pepin saurait de lui son projet homicide.
Malheureux que je suis! j'écoutai ses discours,
Et mon crime a trouvé le terme de mes jours;
Je le sens, je me meurs dans un affreux délire.
Par un forfait, grand Dieu! fallait-il que j'expire?
Non, je n'ai plus besoin de soins ni de secours,
Adieu Didon, Adieu, c'en est fait pour toujours.
Il n'en peut dire plus et sa langue glacée
Reste à ce dernier mot à son palais fixée.
Je quittai son cadavre et je vins près de vous,
Seigneur, pour vous soustraire aux plus terribles coups.

PEPIN.

Je ne vois point, Didon, que vous soyez coupable.

DIDON.

Ecoutez, écoutez le récit lamentable
De mon sombre forfait, et frémissez d'horreur.
Les remords trop longtemps ont bourrelé mon cœur.
La mort d'un criminel a su toucher mon âme,
Et d'un vif repentir j'y sens brûler la flamme.
C'était par un beau jour : de ces paisibles lieux,
Que ne devaient jamais revoir ces tristes yeux,
Un enfant s'en allait sur la terre lointaine.

Il quittait en pleurant son précieux domaine,
Guidé par un vieillard qui dirigeait ses pas.
Hélas! le malheureux, on voulait son trépas!
Las de l'accompagner, son pernicieux guide
Médita dans son âme un projet homicide;
Sur un aride sol, tout trempé par ses pleurs,
Il le jeta souffrant, et malgré ses clameurs,
Malgré ses longs sanglots, malgré son innocence,
Le vieillard ne prit point pitié de sa souffrance.
Le pauvre enfant longtemps tendit vers lui la main,
Il soupira, gémit; hélas! ce fut en vain!
Le monstre prit la fuite en détournant la tête
Et puis pour écarter loin de lui la tempête,
Il retourne au pays en annonçant sa mort;
Mais il n'échappe point à la voix du remord.
Toujours depuis ce temps, un fantôme terrible
Surgit à son chevet pendant la nuit horrible.
Et ce traître, seigneur, cet infâme.... c'est moi.
(*Se jetant aux genoux d'Alfred.*)
L'enfant abandonné, c'était vous, ô mon roi.

PEPIN *et* ALFRED.

O ciel! !...

DIDON, *se levant.*

Dieu vous sauva par un nouveau prodige,
Je vous avais cru mort. Au tourment qui m'afflige,
Je suis venu vers vous pour trouver une fin;
Vengez-vous : punissez un cruel assassin.
Vos yeux, ô Dagobert, n'ont pu me méconnaître.
On conserve longtemps le souvenir d'un traître.

DAGOBERT.

Bénissons le seigneur, tout s'explique à présent.
Oui, Didon, je pardonne à ton cœur repentant.

PEPIN, *se jetant aux pieds de Dagobert.*

Dagobert, ô mon roi, régnez sur l'Austrasie,
Je remets en vos mains le trône et ma patrie.

Prince, que ce pays reconnaisse vos lois;
Recevez mes serments, je vous cède vos droits.

DAGOBERT, *le relevant.*

O noble d'Héristal, j'accepte la couronne
Que votre grandeur d'âme en ce jour m'abondonne;
Soyez mon conseiller et gouverner sous moi;
Le pays, d'un enfant ne peut suivre la loi.
Ah puissé-je suivant à jamais votre trace,
Rendre bientôt son lustre à mon antique race.
Puissé-je comme vous, grand, noble et généreux
Par un règne de paix rendre mon peuple heureux.

PEPIN.

Régnez, prince, régnez et que sous votre empire,
A vos heureux sujets tout puisse enfin sourire.
Et quant à vous, Didon, que j'aperçois tremblant
Le pardon généreux de cet auguste enfant
Vous absout aujourd'hui. Bannissez toute crainte.
Sa volonté par moi ne sera pas enfreinte.
Quand mon prince pardonne à votre repentir,
Il eu a le pouvoir, et je dois obéir.
Dès ce jour envers lui réparez votre crime :
Montrez pour le servir un dévouement sublime.
Un secret sentiment m'avait fait tout prévoir;
J'ai fait ce qu'à mon cœur prescrivait le devoir.
Allez donc, je remets entre vos mains le prince.
Qu'il paraisse en monarque aux yeux de la province,
Allez car tout est prêt : des insignes royaux
Revêtez-le, Didon : (*à l'officier*) rendez lui ses joyaux.
Je dois attendre ici le forestier de Flandre,
Qui suivi des seigneurs en ce lieu doit se rendre,
Hâtez vous aussitôt et revenez vers moi;
Je vais les préparer à couronner leur roi.

DIDON.

Au jeune Dagobert amour, obéissance!

DAGOBERT.

Au glorieux Pepin juste reconnaissance!

SCÈNE IV.

PEPIN, *seul.*

D'un combat acharné je suis sorti vainqueur,
Long-temps irrésolu, j'ai sauvé mon honneur,
Je le devais.... Pourtant un regret dans mon âme
S'élève en ce moment.... Non... ce serait infâme,
Je ne puis me souiller d'un forfait aussi noir,
Je dois le protéger, pour moi c'est un devoir,
Dans un noble transport je l'ai nommé monarque.
Eh bien! que du pouvoir il porte en paix la marque
Montrons nous dévoué, montrons à le servir
Tout mes soins, tout mon zèle, et faisons nous chérir.
Mais voici des seigneurs, le splendide cortège
Qui s'avance vers moi.

(Les seigneurs arrivent deux à deux, devant eux marche un page portant le diadême sur un coussin de velours, ils forment un cercle autour de Pepin qui occupe le milieu de la scène.

SCÈNE V.

PEPIN, LE FORESTIER, LE MARQUIS D'ANVERS, LES COMTES D'EENHAM ET DE LOUVAIN, LE PAGE, SEIGNEURS DE LA COUR.

LE FORESTIER.

Que le ciel vous protège.
Nous vous avons choisi pour notre souverain,
Pour régir l'Austrasie, ô généreux Pepin,
Il est temps d'accomplir notre beau ministère.
Soyez notre monarque ou plutôt notre père
Nous venons à vos pieds déposer nos serments.

LE COMTE DE LOUVAIN.

Jurer de vous servir jusqu'aux derniers moments.

LE COMTE D'EENHAM.

De vos vassaux en moi, vous verrez le modèle
Je veux jusqu'au trépas vous demeurer fidèle.

LE MARQUIS D'ANVERS.

En tous lieux, au conseil, dans les champs de l'honneur,
De votre trône en moi voyez le défenseur.

LE FORESTIER.

Au nom de vos sujets, d'un peuple qui vous aime,
Recevez de ma main l'antique diadême ;
Et rendez-lui bientôt son lustre et sa splendeur,
Réparez de nos rois la trop fatale erreur.

(*Il s'agenouille et remet le diadême entre les mains de Pepin.*)

PEPIN.

Pepin peut-il, seigneurs, vous faire une demande ?

LE FORESTIER.

Un souverain peut tout. Qu'il parle et qu'on l'entende.

PEPIN.

Maintenant que le trône est mis en mon pouvoir,
Me sera-t-il permis de remplir un devoir ?

LE FORESTIER.

Sire, vous êtes libre.

PEPIN.

Eh bien donc ! la justice
Exige que je fasse un noble sacrifice
Je refuse le trône.

LE FORESTIER.

Et pourquoi donc, seigneur.

PEPIN.

Parce que je ne veux pas être usurpateur.
Aux enfants de Clovis, appartient l'Austrasie.

Eux seuls peuvent régir notre noble patrie.
A l'un d'eux aujourd'hui je livre ses états ;
La couronne est à lui.

LE FORESTIER.

Non, nous n'en voulons pas.
La race de Clovis, vous le savez vous-même,
A par sa lâcheté souillé son diadème.
Libre de tous soucis, que Thierry dorme en paix,
Mais notre trône, non, il ne l'aura jamais.
Qu'Ebroïn de ses coups accable la Neustrie,
Pour nous, nous saurons tous mourir pour l'Austrasie
Avant de la livrer en proie à ce cruel.

PEPIN.

Loin, loin de moi, seigneurs, ce projet criminel.
Je n'entends pas parler de ce brillant fantôme
Qui ne sait point tenir les rênes d'un royaume.
Non, ce n'est point Thyerri, ce n'est pas Ebroïn,
Que vient vous proposer en ce moment Pepin.

LE FORESTIER.

Qui donc si ce n'est lui?

PEPIN.

Le fils de Sigebert.

LE FORESTIER.

Mais il n'existe plus.

PEPIN.

Vous verrez Dagobert.

LE FORESTIER.

Didon l'a vu périr.

PEPIN.

Non, c'est une imposture,
Qu'inventa ce vieillard, pour cacher son parjure.

LE FORESTIER.

Quoi! serait-il possible?

PEPIN.

Oui, le fait est certain.
Voulez-vous le choisir pour votre souverain?

LE FORESTIER.

La couronne est son bien, son unique héritage :
Nous irons à ses pieds déposer notre hommage.
Mais dites-nous, Pepin, où se trouve l'enfant?

PEPIN.

Le prince parmi vous va se rendre à l'instant;
Il est dans ce château, palais de ses ancêtres,
Echappé par miracle aux noirs complots des traîtres.
L'enfant que près de moi j'ai reçu ce matin,
Qu'accuse injustement un barbare assassin,
Cet enfant est le roi.

LE FORESTIER.

Quoi! le fils de Wilfride!

PEPIN.

Ce vieillard l'a trouvé sur un rivage aride,
Où Didon en secret l'avait abandonné.
Didon, nobles seigneurs, repentant, consterné
Vient de m'avouer tout. Voulez-vous reconnaître
Dagobert pour monarque?

LE FORESTIER.

Oui, qu'il soit notre maître.
Dieu veut qu'il nous gouverne! écoutons donc sa voix.
Qu'on lui rende aussitôt et son sceptre et ses droits.

PEPIN.

N'entends-je point des pas? c'est lui... non, c'est Wilfride
Échappé par bonheur au glaive du perfide.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, WILFRIDE.

WILFRIDE, (*accourant sur la scène d'un air consterné.*)
Mon fils, mon cher Alfred!!

(Aux seigneurs qui sont devant lui.)
De grâce, laissez-moi....

LE FORESTIER.

Vous cherchez votre enfant? nous l'avons nommé roi..
Demeurez en ces lieux.

WILFRIDE.

Non, non, j'ai vu l'infâme,
Il va le massacrer. Il roule dans son âme
Un coupable projet.

PEPIN.

O ciel! que dites-vous.

WILFRIDE.

Vaymer, Vaymer, seigneur, va le percer de coups.
Je n'ai point oublié, ses complots, sa menace.
Ah! laissez moi passer.

PEPIN.

Bon vieillard, son audace
N'est plus à redouter, Vaymer est loin d'ici.
Chassez de votre cœur ce douloureux souci.

WILFRIDE.

Il est là, le cruel, je l'ai vu je l'assure
De grâce, permettez, ô je vous en conjure.
Je l'ai vu se glisser tout seul dans le palais.

PEPIN.

Mais j'en ai fait garder moi même les accès.
Cependant, bon vieillard, pour calmer vos alarmes
Nos seigneurs, vers ce lieu vont diriger leurs armes.

LE FORESTIER.

Nous y volons, Pepin, oui, malheur à Vaymer!
S'il tombe entre nos mains, qu'il craigne notre fer.
(Les seigneurs se précipitent l'épée à la main du côté qu'a désigné Wilfride.)

SCÈNE VII.

PEPIN, WILFRIDE.

PEPIN.

Bannissez loin de vous cette noire tristesse
Le jeune Dagobert, fils de votre tendresse,
Wilfride, accompagné de tous mes serviteurs
Va recevoir ici les suprêmes honneurs

WILFRIDE.

Que de cruels soucis me cause son absence.
Je ne puis m'empêcher de frémir quand j'y pense
En ce fatal moment un douloureux effroi
Vient glacer tous mes sens : je tremble malgré moi.
La nuit sur la nature étend ses sombres voiles ;
Tout est silencieux. Le ciel est sans étoiles
Les vents sifflent dans l'air, il tonne, l'éclair luit
Et redouble l'horreur de cette affreuse nuit.
Ma voix appelle Alfred. Qui répond?.... le silence
Que le temps semble long à mon impatience
Alfred, mon cher enfant, pourquoi ne viens tu pas?
Que ne puis-je aussitôt te serrer dans mes bras!

(Un bruit de pas se fait entendre. VAYMER traverse rapidement la scène un poignard ensanglanté à la main ; il s'approche de Wilfride et lui dit ironiquement ces mots :

Ton fils, regarde donc, le voici qui s'avance.

SCÈNE VIII.

PEPIN, WILFRIDE, DAGOBERT, LES SEIGNEURS.

(Les deux comtes suivis de soldats, traversent le théâtre l'épée nue à la main. Didon, le Forestier et le marquis amènent Dagobert expirant sur la scène.

WILFRIDE, *tombant dans les bras de Pepin,*

O ciel! soutenez-moi, je succombe.

PLUSIEURS VOIX AU DEHORS.

Vengeance !

DAGOBERT.

C'en est fait : je le sens, je vais finir mes jours;
Le fer d'un assassin en a tranché le cours.

PEPIN.

L'infâme !

LE FORESTIER.

Scélérat ! dont l'infernale audace
N'a pas craint d'ajouter le crime à la menace,
Le frapper devant nous !.. je sens bondir mon cœur.

DIDON.

Tous mes sens sont frappés d'une secrète horreur.
(Pendant ce temps, Wilfride est évanoui dans un fauteuil où l'a déposé Pepin.)

DAGOBERT, *apercevant Wilfride.*

O trop cruelle épreuve ! Eh quoi ! c'est toi, mon père?

WILFRIDE, *ouvrant les yeux.*

Quelle est donc cette voix et si douce et si chère?

DAGOBERT, *s'approchant de Wilfride, soutenu par les seigneurs.*

C'est ton fils, ton Alfred....

WILFRIDE.

Trop malheureux enfant !
Dans quel état te vois-je, ô douleur ! ô tourment !

DAGOBERT.

Oh mon Dieu ! calmez vous !...

WILFRIDE.

Innocente victime,
C'est moi qui t'ai perdu, mon amour fut mon crime.
Hélas ! fallait-il tant, pauvre Alfred, te chérir !

DAGOBERT.

Si jeune et tant aimé, faut-il déjà mourir !

WILFRIDE.

Il ne reste donc plus une seule espérance?...

DAGOBERT.

Je meurs, quand tout semblait sourire à mon enfance.

WILFRIDE.

Alfred, ô mon cher fils, tu vas au sein des cieux,
Trouver dans le bonheur tes illustres ayeux.
Que ne puis-je avec toi quitter aussi la terre!

DAGOBERT.

Cruelle royauté! tu n'es donc qu'éphémère.

WILFRIDE.

Un long règne t'attend dans la cité de paix.

DAGOBERT.

Et ce règne immortel comblerait mes souhaits,
Mais un regret, mon père, en ce moment m'oppresse;
Je vais t'abandonner et perdre ta tendresse.

WILFRIDE.

Un instant séparés, nous nous réunirons;
Pour ne plus nous quitter, un jour nous nous verrons
Là haut, fuyant le monde et ses grandeurs funestes,
Nous nagerons au sein des délices célestes.
Quand tu seras aux cieux, souviens-toi de prier
Pour nous tous, pour Pepin, et pour ton meurtrier.

DAGOBERT, *d'une voix défaillante.*

Mais déjà sur mes yeux un horrible nuage
Dérobe à mon regard les traits de ton visage...
Adieu... mon sang se perd... adieu... sèche tes pleurs.

WILFRIDE, *l'embrassant.*

Adieu.... mon fils.... adieu!...

PEPIN, *aux seigneurs.*

Conduisez-le, seigneurs.

(*Les seigneurs emmènent Dagobert expirant.*)

SCÈNE IX.

PEPIN, WILFRIDE.

WILFRIDE.

Pauvre enfant.... pauvre Alfred.... ô triste destinée!

PEPIN.

O prince malheureux!... famille infortunée!!

(Un moment de silence.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS D'ANVERS, LE FORESTIER, DIDON.

LE MARQUIS D'ANVERS,

Il n'est plus!....

WILFRIDE, *dans le délire.*

Qu'a-t-il dit? rendez-moi mon enfant.
Cruel, où l'a-t-on mis? qu'on l'amène à l'instant;
Je veux encor le voir....

PEPIN, *aux seigneurs.*

Il est dans le délire.

(A Wilfride.) Wilfride calmez-vous.

WILFRIDE.

Ne peut-on me le dire?

PEPIN.

Bon vieillard je vous prie....

WILFRIDE.

O comble de malheur,
Alfred.... mon cher Alfred.... ô mortelle douleur!

PEPIN.

Qu'ai-je fait! ô mon Dieu! funeste sacrifice.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LES COMTES D'EENHAM ET DE LOUVAIN, L'OFFICIER, GARDES TENANT VAYMER ENCHAINÉ

PLUSIEURS VOIX.

Voici le meurtrier....

PEPIN.

Qu'on le livre au supplice !
Qu'on l'y traîne aussitôt. Qu'on l'ôte de mes yeux !
Je ne puis soutenir son aspect odieux.

VAYMER.

Malheur à toi, Pepin ! et malheur à ta race !
On vengera ma mort.

PEPIN.

Va payer ton audace.
Va, sans plus de retard, subir ton châtiment.
Gardes ! obéissez, qu'on l'entraîne à l'instant.

VAYMER.

O malédiction !

PEPIN.

Fuis loin d'ici, barbare.
(*Les gardes entraînent Vaymer.*)

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ VAYMER ET LES GARDES.

WILFRIDE, *à Pepin.*

Pardon, seigneur, pardon... oh! la douleur m'égare.
J'ai failli succomber en ce fatal moment.
Hélas! vous le voyez, la mort de mon enfant
A consumé mon cœur d'une douleur cruelle...
Mais que dis-je? il reçoit une palme immortelle,
Et des anges déjà, tous les chœurs glorieux
Ont couronné sa tête... il est roi dans les cieux.
De ce jeune martyr chantons donc la victoire.
Sur son front lumineux les rayons de la gloire
Font jaillir maintenant les plus célestes feux.
Je le sens, il m'inspire un élan généreux.
Participez, seigneur, au transport de mon âme,
Pardonnez à Vaymer.

PEPIN.

Moi, sauver cet infâme.
Non, non, il subira la peine qu'il mérite,

Il va sur un gibet expier sa conduite.

WILFRIDE.

La passion sans doute a corrompu son cœur,
Mais il peut revenir de sa cruelle erreur....

PEPIN.

Non, non, point de pitié. Peut-être de son crime,
Devient-il maintenant la trop digne victime.
(*Aux seigneurs.*)
Pour moi, nobles seigneurs, ce triste événement
A fait dans mon esprit un bien grand changement.
Ma main ne prendra point le sceptre d'Austrasie,
Mais parmi vous toujours, je passerai ma vie.
Vous aurez dans Pepin un zélé protecteur
Et jusques au trépas un vaillant défenseur.
Sans être revêtu du pouvoir monarchique,
Je ferai le bonheur de la noble Belgique.

FIN DE PEPIN D'HÉRISTAL.

Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici le fait historique qui a fourni le sujet de cette pièce. Il est bon d'observer d'ailleurs que sur 10 ou 12 auteurs consultés, on n'en a pas trouvé deux qui fussent d'accord sur Dagobert II, dont la plupart des anciens historiens ne font pas même mention.

« Maître de toute la puissance, Ebroïn déploya de l'habileté dans » le maniement des affaires, sans pouvoir néanmoins ranger » sous sa domination l'Austrasie cis-rhénane. Pepin, maire du » palais, y avait proclamé roi Dagobert II, fils de Sigebert que » Grimoald avait fait disparaître vingt-cinq ans auparavant : cet » infortuné Dagobert eut été plus heureux de vivre toujours » dans l'obscurité ; il fut assassiné au bout de quelques jours : » on ne sait si le coup fut porté par Ebroïn ou par le maire » d'Austrasie. A la nouvelle du meurtre de Dagobert, les peuples » de cette portion du territoire, effrayés de passer sous la » domination d'Ebroïn demandèrent au maire du palais, Pepin, » de les gouverner sans nommer de chef suprême.

(A. MAZAS, cours d'histoire de France, Tome 1.er ch. XVI.)

ERRATUM. — Page 67, au lieu de l'avant-dernier vers, *lisez :*
C'est que je ne veux pas être un usurpateur.